

**Claudia BOCCA et Massimo CENTINI**

**Histoire brève du Piémont**  
*des origines à nos jours*

**Editeur : Tascabili economici Newton**  
**Collection "Italia tascabile" N ° 15**  
**Décembre 1995**



## SOMMAIRE

	Page
<b>Préface</b>	
<b>1. Les traces du passé le plus ancien</b>	<b>3</b>
<b>2. Province impériale</b>	<b>6</b>
<b>3. Les grandes invasions</b>	<b>9</b>
<b>4. Seigneurs et évêques</b>	<b>11</b>
<b>5. Une capitale pour les Savoie</b>	<b>15</b>
<b>6. Le problème français</b>	<b>18</b>
<b>7. Du siège de Turin à la bataille de l'Assiette</b>	<b>22</b>
<b>8. Vents de révolte</b>	<b>26</b>
<b>9. Grands idéaux</b>	<b>29</b>
<b>10. Du Piémont à l'Italie</b>	<b>32</b>
<b>11. Vers l'avenir</b>	<b>34</b>
<b>12. Années sombres</b>	<b>38</b>
<b>13. Renaissance et espérance</b>	<b>42</b>
<b>Annexe 1 : Bibliographie essentielle</b>	<b>45</b>
<b>Annexe 2 : Livres sur le Piémont publiés par l'Editeur Newton Compton</b>	<b>46</b>

## LISTE DES ILLUSTRATIONS (gravures en noir et blanc)

<b>1. Blasons des principales villes du Piémont</b>	<b>Préface</b>
<b>2. Arc de triomphe de Suse, symbole de l'alliance entre Rome et le royaume de Cozio (G.T. Bergonio, Theatrum Sabaudiae)</b>	<b>§ 1.3</b>
<b>3. Le Piémont, détail de la Table de Peutinger (IV<sup>ème</sup> siècle après J.C.)</b>	<b>§ 2.2</b>
<b>4. La vallée de Suse et les lieux d'affrontement entre Lombards et Francs (Gravure de 1629)</b>	<b>§ 3.3</b>
<b>5. Humbert aux Blanches-Mains, fondateur de la Maison de Savoie (Gravure du XVIII<sup>ème</sup> siècle)</b>	<b>§ 4.3</b>
<b>6. La persécution des Vaudois au Piémont (Gravure ancienne)</b>	<b>§ 6.4</b>
<b>7. Plan du siège de Turin en 1706 (Gravure de l'époque)</b>	<b>§ 7.2</b>
<b>8. Détail de l'arbre de la liberté, d'Antonio Ranza</b>	<b>§ 8.2</b>
<b>9. Portrait du roi Charles-Albert</b>	<b>§ 9.2</b>
<b>10. Carton d'entrée aux manifestations de l'Exposition internationale de 1911</b>	<b>§ 11.3</b>
<b>11. Le journal des Partisans de Justice et Liberté , n° spécial du 15 décembre 1944 (annonçant la mort de Duccio Galimberti)</b>	<b>§ 12.3</b>
<b>12. Blason du Piémont</b>	<b>§ 13.3</b>
<b>13. Palais royal</b>	<b>Bibliographie essentielle</b>

## 1. LES TRACES DU PASSE LE PLUS ANCIEN

### 1.1 Premiers établissements

Le Piémont a été fortement conditionné dans la préhistoire par sa structure géologique, qui l'a maintenu enfermé à l'intérieur d'une chaîne de montagnes et lui a donné une fonction de barrière naturelle. A la fin de la dernière glaciation, le pied des montagnes devint une sorte de grand marécage alimenté par les débris issus de la fonte des glaciers. C'est pourquoi la région est fréquentée plutôt tardivement par l'homme tandis que plus au sud, vers Finale Ligure, est confirmée la présence de l'homme de Néanderthal.

Des traces d'établissements paléolithiques sont relevées surtout dans la zone centre-ouest, à Castel Ceriolo, Villa del Foro, Monte Fenera, Masserano, Trino. Du site de Monte Fenera proviennent des produits lithiques datables du moustérien (environ 50 000 ans) et de nombreux restes d'*Ursus spelaeus*, l'ours des cavernes.

Il faut aussi signaler l'important site de Boira Fusca, à Salto, dans la province de Torino (Turin). D'une manière générale, au paléolithique supérieur, la chaîne alpine ne voit que de rares fréquentations humaines, peu favorisées par les glaciations. Dans la région de Castel Ceriolo, près de la rivière Bormida, ont été retrouvés divers instruments lithiques remontant au paléolithique.

Des témoignages néolithiques proviennent au contraire d'un peu toutes les provinces, mais c'est sûrement le site de La Maddalena, dans le val de Susa (Suse) qui est le plus important. D'autres sites néolithiques d'intérêt marquant sont ceux d'Alba, de Vaje et des grottes d'Aisone.

Les traces qualifiables objectivement de mégalithiques sont très rares : citons le témoignage emblématique du *cromlech* du Piccolo San Bernardo (Petit Saint Bernard), l'intéressant emplacement funéraire rituel de Saint-Martin de Corléans en Val d'Aoste et les stèles de Lugnacco, Mazzè et Chivasso.

Selon les experts, le groupe ethnique brachycéphale de la région, succédant au groupe dolichocéphale du paléolithique, provenait de la zone ouralo-altaïque et se répandit à partir de la Ligurie. Des traces du premier établissement ligure sont relevées à Stanziali d'Alba, où ont été retrouvés les restes d'un village relativement important.

Un singulier complexe archéologique est celui du haut-plateau de la Bessa, dans la région ouest de Biella : il consiste en un vaste terrain pierreux dont la consistance résulte des activités minières des autochtones qui l'exploitèrent notablement sous l'empire romain.

Les groupes de palafittes du lac de Viverone, de Mercurago, de l'amphithéâtre morainique du lac Majeur, de l'amphithéâtre d'Ivrea (Ivrée) et de Trana, remontent au contraire à l'Age des Métaux.

Les vestiges et les sites de l'Age des Métaux appartiennent à toutes les provinces et délimitent donc un cadre ethnique de la région déjà bien défini. Parmi les localités en altitude, sont très remarquables celles de Balm'Chanto et d'Usseaux en Val Chisone (Val Cluzon). A l'âge du Bronze se rattache aussi la majeure partie des gravures rupestres remontant de façon sûre à la préhistoire. L'ensemble le plus important, aujourd'hui situé en France, est celui de la Vallée des Merveilles, avec ses 50 000 graffiti dont bon nombre sont figuratifs et par là-même riches de renseignements. Des ensembles moins importants se rencontrent un peu dans toutes les

vallées piémontaises : parmi les plus intéressantes, citons la Valchiusella, le Val di Lanzo et le Val Chisone. Sur le rocher de Cavour, il convient enfin de signaler une peinture rupestre qui est datable du néolithique.

## 1.2 Ligures et Celtes

Les sources archéologiques font abondamment état de la présence simultanée des Ligures et des Celtes dans l'arc alpin occidental, mais il est assez problématique de définir nettement l'appartenance des diverses populations alpines à l'une ou l'autre ethnie. En fait, dans quelques cas, les tribus ligures furent repoussées dans les montagnes, en particulier dans les Alpes Maritimes d'aujourd'hui, tandis que les Celtes occupaient les plaines, mais, en général, il se développe progressivement une assimilation profonde entre les deux peuples qui interdit de les distinguer clairement.

Même dans les sources antiques, nous trouvons à cet égard des informations confuses et contradictoires ; le contexte qu'elles nous présentent concerne surtout, en fait, le nouvel *ethnos* né de la fusion des deux peuples, surtout après le VII<sup>e</sup> siècle avant J.C.

On peut disposer d'un cadre descriptif global des diverses populations installées en Ligurie, Piémont et Val d'Aoste en se reportant aux sources romaines qui célèbrent la victoire de l'Urbe. Nous trouvons des listes de ces *gentes alpinae* dans le *Trophaeum Alpium* de La Turbie et sur l'Arc de triomphe de Susa. Au total sont cités plus de quarante peuples, qui justifient l'expression de Strabon de "poussière de peuples".

## 1.3 L'entrée dans l'histoire

Essayons maintenant d'analyser les principales phases qui aboutirent à la conquête romaine. Au début, ce sont les Gaulois qui passent à l'attaque : il a été largement mentionné les événements liés au sac de Rome en 387 avant J.-C. Mais la véritable entrée des populations transpadanes dans l'histoire intervient en 218 av. J.-C. quand Hannibal, ayant franchi les Alpes, descend en Italie, y cherche des alliés contre les Romains et assiège la cité des Taurini. Après les victoires difficiles des guerres puniques, Rome entreprend au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. de nombreuses campagnes militaires contre les Gaulois de l'Italie du Nord. Elles se concluent donc par la victoire de 191 av. J.-C sur les Boïens, qui voit la création de la colonie de Bologne et celle de 181 remportée par Paul-Émile sur les Ingauni. En 173 sont attaqués les Statielli tandis qu'en 125 Fulvio Flacco, sous prétexte de défendre Marseille, colonie alliée, commence la conquête de la future Narbonnaise en Gaule transalpine...

La création de la nouvelle province conduit les Romains à s'intéresser aux cols alpins : en fait, ils ne pouvaient continuer à envoyer des troupes par voie maritime s'ils entendaient maintenir et agrandir le territoire conquis. Mais les passages alpins étaient solidement tenus par les populations locales, qui devaient donc devenir alliées ou être combattues. Les cas du royaume alpin de Cozio et de l'extermination des Salasses peuvent être considérés comme caractéristiques des deux types de situations.

D'après les dires de César, on suppose que le chef romain avait signé un pacte avec Donno, le souverain qui avait uni de nombreuses populations sous la domination du royaume alpin des Cozii, dans cette partie des Alpes occidentales qui en maintient le souvenir sous le nom d'Alpes Cottiennes. Ce pacte convenait à Rome parce qu'elle cherchait seulement à se garantir un passage sûr et, de son côté, Donno ne pouvait penser s'opposer aux légions de César ; il suffisait qu'elles traversent rapidement son royaume sans y causer trop de dégâts. Ce pacte de "non-belligérance" se consolida jusqu'à la mort de César, tandis que le col alpin prenait une

importance toujours accrue. Durant la guerre civile, il est aussi certain que cette zone connaît des désordres et des rébellions. Quand Octave commence son œuvre de pacification de l'Empire, désormais solidement dans ses mains, Cozio, qui avait hérité du royaume alpin, se trouve dans une situation assez difficile. En fait, seule sa politique adroite lui permet d'entrer dans l'Empire en maintenant cependant l'unité de son royaume, avec la possibilité de faire état de sa qualité de *praefectus romanus* et de rappeler son origine royale dans les actes publics. Au contraire, les autres peuples alpins étaient alors systématiquement défaits et soumis. Le pacte d'amitié à peine conclu, il est célébré par l'érection du grandiose arc de triomphe de Suse qu'Auguste, de retour des Gaules, inaugure entre 9 et 8 av. J.-C.

Le successeur de Cozio, Donno II, reste fidèle à Rome et garantit la paix à ses territoires, tandis que l'Empereur Claude restitue le titre royal à son fils Cozio II et fait de la province un royaume allié. A la mort de ce dernier, la descendance directe de la dynastie étant éteinte, le royaume est définitivement annexé à l'Empire qui en confie le gouvernement à des préfets choisis par Rome. Cependant, la transition ne traumatisa pas la population : de fait, l'habileté de la dynastie cozienne avait permis une romanisation lente et progressive sans priver les populations alpines locales de leurs plus anciennes et authentiques particularités culturelles.

En revanche, les Salasses, ce fier peuple des Alpes Grées, ont subi différentes vicissitudes. Bien avant que les Romains officialisent leur pouvoir dans la région subalpine avec la fondation d'Eporedia (Ivrea) en 100 av. J.-C., les Salasses contrôlaient totalement leur vaste territoire à partir duquel ils avaient noué des relations commerciales avantageuses avec l'extérieur. Leurs terres étaient encadrées entre les deux importantes artères conduisant directement aux cols des *Alpis Graia* (Alpes Grées) et des *Alpis Poenina* (Alpes Pennines : Petit et Grand Saint-Bernard). Un territoire stratégiquement important, qui permettait aux Salasses de se proposer comme guides prélevant le *portarium*, une espèce de péage. Si, au contrôle des cols ils ajoutaient l'activité d'extraction minière dans les aurifodinae (dans la Bessa ?), on comprend qu'ils soient entrés en conflit avec les visées expansionnistes des Romains.

Entre 143 avant J.-C. et 25 après J.-C., les Salasses sont soumis à de multiples attaques et c'est la fin pour eux : 6 000 entrent dans les légions des envahisseurs ou sont assimilés (une inscription liée à la fondation d'Aoste évoque les *incolae salassi*), tandis que 36 000 sont vendus *sub hasta* comme esclaves à Eporedia.

## 2. PROVINCE IMPERIALE

### 2.1 L'occupation romaine

En 120 av. J.C., les Romains créent la nouvelle colonie de Dertona (Tertona), destinée à faciliter la défense des campagnes de Plaisance et Crémone déjà occupées. L'intérêt d'une expansion vers le Piémont méridional commence seulement après la guerre sociale, en vue d'offrir un débouché démographique aux vétérans.

Après la menace des invasions des Cimbres et des Teutons, arrêtés par Marius aux "Campi Raudi" près de Verceil en 101 av. J.C., se révèle le besoin de mieux protéger la ligne des Alpes. C'est dans ce but qu'est fondée Ivree (*Eporedia*) en 100 av. J.C. comme avant-poste d'une nouvelle ligne de frontière.

Quelques années plus tard, se structure l'organisation des colonies transpadanes. En fait, les nouvelles colonies ne sont plus fondées seulement avec le seul apport de vétérans ou de prolétariat urbain, mais aussi avec des habitants locaux (*incolae*), et étendent à ces zones géographiques les usages de l'Italie centro-méridionale où se constituent des colonies de droit latin. C'est ce qui contribue à la romanisation progressive des *incolae*, indigènes alloglottes devenant de nouveaux citoyens romains.

Dans cette innovation réside peut-être l'explication du manque d'informations précises sur les origines de quelques centres romains devenus importants ultérieurement, comme *Pedo*, *Pollentia*, *Aquae Statiellae*, *Caburum* et *Hasta* : c'étaient probablement des centres d'abord habités par des populations locales et qui furent transformés en colonies latines.

En 79 av. J.C., nous avons le premier nom d'un magistrat romain à qui est confiée la Gaule cisalpine, ce qui doit donc faire remonter la création de cette province à peu de temps auparavant. En 50 av. J.C., César visite les cités de l'Italie septentrionale et démontre clairement qu'il considère la Cisalpine comme une réserve d'hommes pour l'armée. César pensait octroyer à la province le statut de territoire italien : le projet sera mis à exécution après la mort de César, en 42 av. J.C., par la *Lex Rubria*.

Après l'assujettissement définitif des populations alpines des Alpes Maritimes, défaites par Auguste en 14 av. J.C., la zone de l'Italie nord-ouest située au sud du Pô (Piémont méridional et Ligurie) va constituer la IX<sup>e</sup> Région (*regio*), qui comprenait aussi la circonscription des Alpes Maritimes confiée à un Préfet (*praefectus*), et devait contrôler les populations ligures turbulentes domptées depuis peu d'années. La zone allant du nord du Pô à la chaîne alpine était incluse dans la XI<sup>e</sup> *regio*, qui s'étendait jusqu'à la Lombardie actuelle, à l'ouest de l'Adda.

Parmi les établissements préexistants transformés en colonies romaines, nous devons évidemment citer la capitale des Taurini, qui, en 45 av. J.C., est recensée dans la tribu romaine *Stellatina* et dénommée *Julia Taurinorum*. En 29 av. J.C., la colonie est rénovée sous le nom de *Julia Augusta Taurinorum*. La cité conserve aujourd'hui d'importants vestiges romains, qui ont été bien réhabilités dans ces dernières années : les portes palatines, le théâtre, des traces de murs. Mais il faut en particulier rappeler le plan urbain développé à partir du castrum, qui s'est bien maintenu dans le centre historique actuel.

La soumission définitive de la Vallée d'Aoste est au contraire signifiée par la création en 25 av. J.C., de la colonie *d'Augusta Praetoria Salassorum* (Aoste).

D'autres cités d'origine romaine seront ensuite détruites durant les invasions barbares et n'ont été que partiellement reconstituées par l'archéologie : citons *Pollentia*, *Augusta Bagiennorum*, *Forum Fulvii*, *Industria*, *Libarna*. Toutes les cités romaines importantes étaient faites de maisons de briques ordinaires rassemblées en *insulae* (immeubles collectifs), tels ceux d'*Industria* et *Libarna*. Elles possédaient des aqueducs (à Acqui), des murs avec des tours (Suse, Turin et Aoste), des arcs et des portes, souvent des théâtres et amphithéâtres, des lieux de réunion et de culte.

## 2.2 Les grandes voies de communication

Un signe tangible au Piémont de la puissance et de la capacité d'organisation atteintes par Rome est le système de voies de communication, né d'abord de la nécessité de permettre le déplacement des légions et de faciliter l'accès aux zones conquises rapidement. C'est seulement dans un second temps qu'il est devenu un moyen de communication proprement dit.

La liaison avec le nord de l'Italie s'effectuait par deux voies principales : d'abord par la *via Aemilia* (187 av. J.C.), qui conduisait de Rimini à Plaisance, se ramifiant ensuite dans la *via Postumia* (148 av. J.C.) et la *via Aemilia Scauri*, laquelle, de *Vada Sabatia* au col de La Turbie, prenait le nom de *via Julia Augusta*. Du nœud routier de *Mediolanum*, une voie rejoignait *Eporedia*, dont repartait la route des Gaules. Un autre nœud routier, stratégiquement important, était *Augusta Taurinorum*, à partir duquel on pouvait accéder au *Mons Matriona* (Mont-Genèvre), en traversant *Segusium* et le royaume ami de Cozio : c'était un itinéraire capital, suivi par César durant ses premières expéditions en Gaule, dont l'épisode d'Hannibal avait démontré la nécessité d'un contrôle rigoureux. Tortona, Asti et Turin étaient en outre reliées par la *via Fulvia*.

Les routes du Piémont étaient également construites avec les techniques habituelles du génie civil romain ; souvent le parcours était doté de ponts aux arches hardies : parmi ceux qui sont encore visibles, signalons le chef d'œuvre de Pont-Saint-Martin, sur le torrent de la Lys, le pont d'Aoste sur le vieux lit du torrent Buthier et les deux ponts d'Ivrée.

## 2.3 Le christianisme

Sur les origines du christianisme au Piémont, les sources historiques se confondent souvent avec les légendes et l'hagiographie. Selon les historiens locaux, la terre subalpine fut évangélisée par saint Luc en personne ou par saint Barnabé.

Si pourtant nous nous référons à la documentation historique, nous constatons que la première trace objective de témoignage de l'affermissement du christianisme au Piémont remonte à 341. Il s'agit d'une mention épigraphique mutilée trouvée à Revello (Province de Cuneo) dans laquelle une certaine Valentine affirme être chrétienne.

Parmi les premiers saints largement évoqués par les chroniqueurs les plus anciens, peuvent être cités Ottavio, Solutore et Avventore, déjà vénérés dans les premiers siècles et considérés comme les protecteurs de Turin. Ils seront ensuite associés à saint Jean-Baptiste, puis à la Consolata (la Vierge Consolatrice), figure de dévotion traditionnelle piémontaise très importante.

Par les mentions du Concile de Milan (451), nous pouvons apprendre qu'à cette époque, Aoste, Ivree, Verceil, Novare, Tortona et Asti avaient déjà un évêque. Pour certains de ces personnages, les événements historiques et les légendes se fondent dans un tissu où il n'est

pas toujours possible de les démêler : qu'il suffise de citer le cas de saint Eusèbe de Vercell, ennemi ardent de l'arianisme, qui fut actif à Vercell dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle et qui a laissé de profondes traces de son activité pastorale dans la culture locale.

Plus riche d'illustrations historiques est la carrière de saint Maxime de Turin, dont nous restent de très nombreux sermons qui, au-delà des renseignements éminemment catéchistiques, nous fournissent beaucoup d'indications sur la réalité religieuse piémontaise des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. En particulier, nous apprenons la difficulté des évangélisateurs à éradiquer les nombreux cultes païens encore pratiqués localement.

Entièrement légendaire est l'apparition présumée de la croix enflammée, à la vue de Constantin, en basse vallée de Suse, non loin de Turin. Le symbole chrétien, avec l'inscription *In hoc signo vinces*, serait apparu à l'empereur en 313, au pied du mont Musiné. Une grande croix de ciment rappelle encore aujourd'hui cet évènement mystique.

### **3. LES GRANDES INVASIONS**

#### **3.1 Alaric et Stilicon**

Le dernier siècle de l'Empire romain voit le Piémont assailli et parcouru à plusieurs reprises par des armées étrangères. Témoignage d'une confrontation sanguinaire entre deux mondes, celui, d'une part, de la culture romaine en décadence évidente, et celui, d'autre part, de la culture barbare du Wisigoth Alaric, fut *Pollentia*, cité florissante fondée vers le deuxième siècle avant J.C. par les Ligures Bagienni, aujourd'hui hameau paisible de Bra.

Le 6 avril 402, après avoir dû renoncer à occuper Milan et inutilement attaqué Asti, les troupes d'Alaric sont durement défaites dans les environs de *Pollentia* par le général Stilicon, un Barbare romanisé qui exerçait de fait la régence militaire de l'Empire d'Occident. Celui-ci intervient à nouveau au Piémont en 406 pour arrêter les hordes de Radagaise qui saccagent la région. Mais après le sac de Rome de 410, le territoire subalpin se trouve aussi aux mains des Barbares. Beaucoup de centres romains importants tombent rapidement en décadence, le réseau routier disparaît et les campagnes sont affligées de terribles famines.

A plusieurs reprises se heurtent dans la zone les Ostrogoths de Théodoric, les Hérules d'Odoacre, les Burgondes de Gondobaud. Depuis 508, Théodoric contrôle la situation et on a quelques décennies de tranquillité relative, tandis que quelques cités sont fortifiées (Turin, Ivree, Suse, Tortona). Mais après sa mort, et l'assassinat de sa fille Amalasonte, reprennent les luttes et les invasions ; à la fin, les généraux de Justinien organisent un gouvernement provisoire, confié au Goth Sisige, allié des Byzantins.

#### **3.2 Les Lombards**

A partir de 568, en phases successives, les Lombards occupent durablement de nombreuses zones du Piémont, tandis que le Burgonde Gontran contrôle les vallées de Suse et de Lanzo, et en consolide la division en confiant la vallée de Suse au diocèse de la Maurienne.

La région subalpine est divisée en différents duchés : celui de Turin a la mission difficile de contrôler la frontière burgonde. La domination lombarde est caractérisée par la lutte pour la suprématie militaire, qui se traduit par des conjurations et des rebellions. Le roi Liutprand en vient à se confronter au problème des frontières franques et fortifie les églises du Val de Suse. Appelé à l'aide par le Pape Etienne II, en conflit avec le roi Athaulf pour les territoires de l'exarchat et de la Pentapole, le roi franc Pépin descend en Italie et défait les Lombards en 754.

#### **3.3 Les Francs**

Une deuxième et définitive défaite est infligée aux Lombards en 773 par Charlemagne, après la trêve fragile de son bref mariage avec Ermengarde, fille du roi Didier. Charles descend en Piémont en passant par le petit Mont Cenis et, après l'arrêt fondamental à la Novalesa, conçoit le plan génial qui lui permet de tourner entre les *clusae langobardorum* (entre le Mont Pèlerin et Condove), de prendre à revers l'armée de Didier, de faire sa jonction avec les troupes descendues par le Val d'Aoste et de faire reculer les Lombards jusqu'à les assiéger à Pavie.

A partir de 774, Charles est roi des Francs et des Lombards, et en 800 le Piémont est également englobé dans le Saint-Empire Romain. Le système féodal carolingien, déjà en usage chez les Lombards, est étendu à la région. Il s'en suit que l'économie devient strictement liée au territoire et que le commerce régresse considérablement.

Les guerres civiles, d'abord suscitées par les luttes pour le contrôle de l'Empire et ensuite, après la déposition de Charles le Gros en 887, par celles internes au Royaume d'Italie, voient se multiplier les hobereaux locaux, liés entre eux de multiples façons par des obligations de fidélité et des bénéfices. Ivree, Turin et d'autres cités piémontaises sont occupées par Anschaire, vassal de Guy de Spolète qui obtient la couronne royale. Le trône passe ensuite à Hugues de Provence, puis à son fils Lothaire, qui meurt précisément à Turin en 950, peut-être assassiné par des partisans de Bérenger, élu roi la même année.

Le Piémont se subdivise entre la marche de Turin, confiée à Ardouin Glabirion, celle d'Ivree contrôlée par Ardouin, le comté d'Acqui et Savone et la marche de Ligurie. Appelé par le Pape, l'empereur Othon I<sup>er</sup> descend en Italie et maintient inchangée l'assiette politique piémontaise.

### **3.4 Les Sarrasins**

Mais le X<sup>ème</sup> siècle au Piémont est surtout caractérisé par les incursions sarrasines, favorisées par l'absence d'une forte autorité centrale et les intérêts divergents des petits seigneurs locaux.

En 904 commence l'infiltration des Sarrasins au Piémont, à travers les cols qui le relie à la Ligurie et à la Provence. Ils détruisent Tende, Ormea et Garessio et, pour près d'un siècle, contrôlent solidement la vallée du Tanaro. L'audace et le désir de butin poussent les Maures à saccager beaucoup de centres de la région de Cuneo.

En 906 commence aussi leur descente le long du val de Suse ; ils se limitent d'abord à contrôler les cols du Mont Cenis et du Mont Genève, puis saccagent de nombreux centres dans la vallée. Avec leurs incursions, ils réussirent à répandre une grande terreur dans la population, attestée encore aujourd'hui dans les légendes et les traditions populaires.

Les Maures effectuent d'autres incursions dans les Langhe et le Montferrat. Avec la fragmentation du pouvoir, il devient difficile d'organiser la défense : de nombreuses tours de guet, en bois et en pierre, sont construites pour alerter la population. Aujourd'hui encore, au Piémont, les tours dites des Sarrasins, éparées du val de Suse à Cuneo, rappellent leur fonction originelle.

Après l'échec d'une tentative de la flotte byzantine de bloquer les Sarrasins en Provence, seul le nouveau et solide pouvoir d'Othon I<sup>er</sup> réussit à unir les forces des seigneurs locaux. Une longue guérilla à la fin du X<sup>ème</sup> siècle met finalement un terme à la peur des Sarrasins même si quelques petits groupes continueront à assaillir les voyageurs sur les cols pendant un certain temps.

## **4. SEIGNEURS ET EVEQUES**

### **4.1 Monastères et familles nobles**

Durant la période comprise entre la conversion au catholicisme de la reine lombarde Teodelinda (Theodelinde) et la désagrégation de l'empire carolingien (887), on assiste au Piémont à une floraison notable d'institutions monastiques qui joueront un grand rôle. En 612, selon la volonté de saint Colomban, naît le monastère de Bobbio, auquel les rois lombards rattachent de vastes territoires dans le diocèse de Tortona. D'autres fondations monastiques deviennent San Pietro di Pegno, Villar San Costanzo, Pedona et Novalesa.

En 726, le "patricien" Abbon, conformément aux visées de la monarchie franque, qui considérait le Mont-Cenis comme un passage stratégique fondamental pour accéder à la plaine contrôlée par les Lombards, pose l'acte de fondation de la nouvelle abbaye bénédictine de Novalesa, qui jouit rapidement de la pleine autonomie administrative et reçoit de riches donations. En particulier, les rois carolingiens se révèlent extrêmement prodigues et accordent beaucoup d'égards aux Abbés : qu'il suffise de rappeler Frodoïno, ami et conseiller de Pépin et de Charlemagne, lequel lui confie son fils illégitime Hugo en vue de l'instruire et de le conduire à la vie monastique. Détruite en 906 durant les incursions sarrasines, la Novalesa est abandonnée pour près d'un siècle, jusqu'à ce qu'un groupe de moines venant de Brême restaure les bâtiments et y établisse une nouvelle communauté.

Aux environs de l'an mil surgit la "Sacra di Michele" (lieu consacré à saint Michel) sur une position dominante du mont Pirchiriano (Pèlerin), où existait peut-être déjà un lieu de culte lombard. Ses origines s'enracinent dans la légende, tandis que les faits historiques objectifs sont la donation de 999 du comte d'Auvergne Hugo de Montboissier et le nom du premier abbé, Arverto de Lerat. L'abbaye croît constamment et, une fois obtenue au XII<sup>ème</sup> siècle son indépendance par rapport aux autorités temporelles et épiscopales, présente alors ses imposantes structures architecturales actuelles et devient un nœud de rencontres spirituelles, culturelles et commerciales.

Quant aux origines de l'église de Santa Maria à Vezzolano, splendide exemple d'art roman piémontais entre Turin et Asti, elles sont liées à une légende mettant en scène Charlemagne venu chasser dans la région après avoir mis le siège devant Pavie.

D'autres fondations célèbres sont celles de Fruttuaria, de San Benigno, de San Lorenzo (Saint-Laurent) d'Oulx, de Caramagna, de Santa Maria di Pinerolo (Sainte-Marie de Pignerol), de Staffarda en 1135, où surgit un complexe structuré d'édifices cisterciens, et de Sant Antonio di Ranverso, dont les moines se spécialisent dans le traitement du "feu sacré" et autres affections cutanées alors très répandues.

Les grandes familles piémontaises apparaissent à la même époque. Les marquis, dont le pouvoir est très limité par celui de l'Eglise et le morcellement continu de la propriété dû aux héritages, se glorifient d'origines souvent incertaines, parfois obscurcies par la légende.

Un bon exemple emblématique en est le cas des marquis de Montferrat, héritiers d'Aleramo, vaillant soldat aux nobles origines germaniques, qui obtint son titre et ses terres de l'empereur Othon I<sup>er</sup>, dont il aurait épousé la fille Adelasia qui n'a jamais existé. De Manfredi (Manfred), marquis de Saluzzo (Saluces), et de ses frères, tirent leurs origines les seigneurs de Busca, Ceva, Savona, Cortemilia et Incisa.

### **4.2 Arduino, premier roi d'Italie**

Au X<sup>ème</sup> siècle, émerge la figure d'Arduino d'Ivrea (Hardouin d'Ivrée), en lutte sévère avec Pietro (Pierre), évêque de Vercelli (Verceil). Appuyé par beaucoup de seigneurs italiens, il se place dans la compétition pour la succession impériale et il est proclamé roi en 1002. Arduino se fait le porte-parole des vassaux italiens qui voudraient s'affranchir de la domination germanique et de la suprématie ecclésiastique. Trahi, il est défait par les troupes impériales aux Chiuse di Valsugana (Cluses de Valsugana) et se réfugie sur le rocher de Sparone, dans la vallée de l'Orco, où il est assiégé en vain pendant un an. A Cuorné, il est à nouveau acclamé comme roi, mais Henri est réélu empereur en 1014 et Arduino se retire dans l'abbaye de Fruttuaria où il meurt l'année suivante.

L'Italie devra attendre plus de huit siècles pour qu'un autre roi piémontais monte sur le trône d'un royaume unitaire. Mais la figure d'Arduino reste encore inscrite dans le patrimoine des légendes et traditions populaires des terres canavesanes.

### **4.3 La Maison de Savoie**

La marche de Turin est liée à la figure d'Arduino Glabrione (Hardouin Glabrion), qui se distingue dans la lutte contre les Sarrasins. C'est un homme décidé, promoteur actif de la reconstruction après les grandes invasions, tout comme son neveu Olderico Manfredi (Olderic Manfred), qui exerce une adroite politique d'équilibre durant les controverses entre Arduino d'Ivrea et Henri II. Dépourvu d'héritiers mâles, lui succède, après une régence difficile de son épouse Berta (Berthe), sa fille Adélaïde, qui, en troisièmes noces encouragées par l'empereur, épouse Odon de Savoie (Oddone di Savoia), fils d'Humbert aux blanches mains (Umberto Biancamano).

Il se réunit ainsi les vastes domaines de Savoie, du Comté d'Aoste et de la Marche de Turin. A partir de 1057, année du décès de son mari, Adélaïde gouverne seule, jouant une habile politique de balance entre ses donations à l'Eglise et son hospitalité accordée à la famille impériale. Avec Mathilde de Canossa, elle est artisan de la réconciliation momentanée entre l'empire et la papauté. Adélaïde meurt en 1091, loin de Turin où s'est abattue une grave épidémie de peste.

Ses successeurs Humbert II (Umberto II) et Amédée III (Amedeo III) en arrivent à devoir limiter leurs possessions à la Savoie et au contrôle stratégique des cols, contestés par les Dauphins, comtes d'Albon. Amédée III participe à la seconde croisade, dans laquelle il trouvera la mort. Pendant ce temps, augmente la puissance des marquis de Montferrat qui agrandissent leur territoire par une série d'acquisitions.

### **4.4 Les communes**

Contestée par la puissance seigneuriale et épiscopale, et bien qu'apparaissant tardivement par rapport à d'autres régions de la péninsule, une nouvelle réalité se fait également jour au Piémont, celle des communes. Les premières chartes communales subalpines sont celles de Biandrate, Asti, Alba, Tortona, Novi, Marengo, puis de Novara (Novare) et Vercelli (Verceil). La formation de la commune de Turin est plus lente, en raison de sa soumission à la puissante autorité épiscopale et de quelques familles citadines : les premiers documents communaux sont de 1147.

Le Piémont est à son tour impliqué dans les luttes entre les communes italiennes et l'empereur Frédéric Barberousse. Celui-ci obtient l'allégeance de Turin, Verceil, Biandrate et des marquis de Montferrat, mais détruit Chieri, Asti et Tortona. La Diète de Roncaglia de 1198 confirme beaucoup de privilèges féodaux, lesquels favorisent les pouvoirs épiscopaux dans

les principales communes piémontaises. En 1159, Frédéric Barberousse est accueilli triomphalement à Turin, dont l'évêque est largement récompensé de son rôle anti-Savoie.

Pendant ce temps, s'organise la Ligue lombarde, qui trouve également en Piémont de nombreux prosélytes et un appui solide en la personne d'Humbert III de Savoie, avec lequel l'empereur doit composer pour pouvoir franchir le Mont-Cenis. A des fins anti-impériales est édifée en 1168 la nouvelle cité militaire d'Alessandria (Alexandrie), entre les rivières Tanaro et Bormida. En 1174, Frédéric Barberousse revient au Piémont et détruit Suse ; intimidées, beaucoup de cités rebelles se soumettent à lui. En 1183, avec le traité de paix de Constance, par lequel l'empereur concède des privilèges notables aux communes victorieuses, reprend l'expansion des cités piémontaises et leurs luttes intestines, tandis qu'Humbert de Savoie est condamné à rester confiné en deçà des Alpes. En 1193, Verceil et Novare se réconcilient et chassent ensemble les seigneurs de Biandrate, épisode source de la bataille traditionnelle du Carnaval d'Ivrée. La crise impériale née de la mort d'Henri VI en 1197 facilite parallèlement la naissance de nouvelles communes : Mondovi, Cuneo, Savigliano.

#### **4.5 De Thomas de Savoie au Comte Rouge**

Le nouveau comte de Savoie, Thomas (Tommaso), inaugure une habile politique d'alliances : les Savoie s'opposent aux cités de Turin, Alba et Alessandria appuyées par la Ligue lombarde. Testona est détruite et Moncalieri fondée.

Amédée IV de Savoie, successeur de Thomas, se trouve d'abord dans une situation plus favorable et réussit à obtenir Turin et ses environs tandis qu'il combat longuement pour Pignerol.

Dans les affrontements confus d'innombrables guerres locales, se pose en outre un problème dynastique aux Savoie. La famille de Savoie se subdivise en fait en trois branches : les Achaïe, les Savoie et les seigneurs de Vaud. Amédée V obtient les possessions d'en deçà des Alpes, tandis que Philippe d'Achaïe contrôle un territoire restreint mais stratégiquement important, entre le Chisone et la Doire. La situation se complique quand le Dauphin, privé d'héritiers, lègue à la couronne française ses possessions, qui comprennent la partie haute des vallées du Chisone et de Suse. C'est le début de l'ingérence française dans l'histoire du Piémont.

Les années suivantes, il faut signaler une nouvelle et terrible épidémie de peste, et la participation d'Amédée VI, dit le Comte Vert, à la croisade en Orient, sous un étendard bleu qui deviendra la couleur nationale. Durant son absence, les Achaïe combattent de tous côtés pour sauvegarder les droits du prince Jacques (Giacomo). Revenu au Piémont, le Comte Vert défend Asti contre les Visconti auxquels est interdite toute avancée en territoire subalpin, et agrandit ses possessions vers Biella et le Canavais. Il prend en outre position dans le schisme d'Occident en faveur des Papes d'Avignon, et est invité à mettre fin aux contestations entre Gênes et Venise (traité de Turin du 8 août 1381).

Son fils Amédée VII, passé dans l'Histoire comme le Comte Rouge, profite d'une situation complexe dans le pays niçois pour obtenir l'allégeance des Grimaldi : pour les Savoie commence la recherche du débouché convoité sur la mer. Durant son règne, sont aussi à mentionner la perte d'Asti, passée aux Orléans via un mariage entre leur héritier et la fille de Jean-Galéas Visconti, et une longue série de rébellions dans le Canavais (Canavese), dites "mouvement des Tuchini" dont l'étymologie est incertaine.

#### 4.6 L'hérésie

Dans une période aussi complexe, troublée par des guerres et des contestations territoriales, le Piémont voit aussi naître deux mouvements hérétiques. Vers la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, s'était diffusé en France méridionale le témoignage des disciples de Pierre Valdo, propagateur d'idéaux de pauvreté et de libre prédication des Ecritures sacrées. C'est pourquoi il avait été condamné par le concile de Vérone en 1183 et ce qui avait été à l'origine une aspiration de réforme à l'intérieur de l'orthodoxie devient un authentique mouvement hérétique.

Les Vaudois pénètrent d'abord dans la haute vallée de Suse, puis, après la croisade contre les Albigeois, dans les vallées du Chisone, de Pellice et Germanasca. Après une acceptation initiale de leur présence, commencent les procès de l'Inquisition, encouragés par les Achaïe. Les vicissitudes successives des Vaudois, comme nous aurons l'occasion de le voir, resteront strictement mêlées à la politique savoisienne, alternant féroces persécutions et moments de trêve.

Plus limitée dans le temps, mais également riche de sens et de signes sur le territoire, est l'expérience de Frère Dolcino, figure inquiétante en partie enveloppée de légende. Après une prédication initiale en Lombardie, il se réfugie en Valsesia et prend part aux luttes locales entre les comtes de Biandrate et les autorités épiscopales de Novare et de Verceil.

En août 1305 est proclamée une véritable croisade contre les "hérétiques iniques trublions" (gazzari) qui aboutit à un affrontement sanglant à Camporosso. Après avoir quitté leur refuge fortifié de la Paroi Chauve; les Dolciniens sont assiégés sur le mont Rubello. Après avoir résisté à un terrible hiver, comme le rappelle Dante, ils sont définitivement défaits. Dolcino, son fidèle Longin et Marguerite de Trente finissent sur la roue en 1307.

## **5. UNE CAPITALE POUR LES SAVOIE**

### **5.1 Un nouvel Etat**

Après une enfance dominée par les intrigues de cour qu'ourdissait sa mère, Amédée VIII se révèle tout de suite un politicien habile, capable d'exploiter au mieux les querelles entre ses adversaires, et réussit à obtenir le titre ducal en 1416. Il combat contre les Visconti, obtient Verceil et étend les limites du duché jusqu'à la Sesia.

Une fois disparu Louis d'Achaïe, qui laisse le souvenir d'avoir créé l'Université de Turin en 1412, l'Etat sabaudien inclut aussi en 1419 la principauté d'Achaïe et, pour souligner l'importance de ce nouveau pôle d'intérêt, investit son fils du titre de prince du Piémont, que les héritiers du trône de la Maison maintiendront jusqu'à nos jours. Mais l'aspect le plus significatif du gouvernement d'Amédée VIII est la création d'une structure étatique plus moderne et efficace, et la mise en œuvre d'une bureaucratie basée sur des collaborateurs choisis et dignes de confiance. En 1430, il promulgue les *Decreta Sabaudiae*, cinq livres consacrés aux statuts ducaux organisés en chapitres.

Après une crise spirituelle notable, il se retire en 1434 dans le château de Ripaille (Ripaglia) et fonde la *Militia Sancti Maurittii*, l'ordre mauritien ; en 1439, il est élu par le concile de Bâle antipape sous le nom de Félix V, mais le schisme obtient peu de soutien. Il abdique en 1449 et retourne dans son ermitage où il meurt en 1451. Les années d'Amédée VIII signifient aussi une nouvelle époque culturelle dans la vie piémontaise. L'Université fonctionne maintenant parfaitement, bien qu'entre maintes difficultés, en partie liées aux débordements "goliardiques" des étudiants (c'est là qu'Erasmus de Rotterdam obtiendra son diplôme) ; en ces terres subalpines se diffusent aussi les plus importantes œuvres littéraires du moment, tandis que le peintre Giacomo Jaquerio déploie son activité dans tout l'Etat.

### **5.2 Successions difficiles**

Le siècle suivant fut politiquement plus critique. Louis et son successeur Amédée IX concèdent un ample champ d'action aux ingérences de leurs énergiques épouses.

La seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle voit les Savoie en butte à de nombreux conflits qui affaiblissent leur pouvoir. Durant la courageuse régence de Blanche de Montferrat (Bianca di Monferrato), veuve de Charles I<sup>er</sup>, qui avait obtenu le titre de roi de Chypre et de Jérusalem, Piémontais et Savoyards se disputent le contrôle du royaume, tandis qu'éclatent de nombreux désordres et que la peste fait rage à Turin en 1493.

### **5.3 Les Français**

Il n'est pas possible de s'opposer à l'irruption de Charles VIII : en 1494, l'armée française descend les vallées de Suse et de la Stura, causant saccages et violences, en dépit des assurances du roi, accueilli avec tous les honneurs à Turin et Asti. Ses terres étant pratiquement occupées, Blanche de Savoie ne peut certes adhérer à la ligue anti-française. Mais pendant ce temps, Ludovic le More conquiert Novare en 1495.

Charles II a finalement un long règne, de près de cinquante ans, mais très tourmenté, sur un Piémont détruit et régulièrement saccagé par les troupes françaises et suisses, dont la population est épuisée au plus haut point par des épidémies récurrentes de peste, puis par d'âpres guerres entre Charles-Quint et François I<sup>er</sup>, à l'issue desquelles le territoire subalpin passe sous le contrôle direct du roi de France.

Durent ces années noires, apparaissent d'importantes prises de position dans les vallées de la région de Pignerol. Après le début de la Réforme, les Vaudois ayant réuni leurs prédicateurs, dits "oncles" (barba) au village de Laux en vallée de la Chisone, pour définir leur position par rapport aux théories nouvelles, décident en 1526, au concile de Chanforan, dans les environs d'Angrogna, de transformer leur mouvement en Eglise, d'adhérer à la doctrine réformée et d'utiliser la Bible dans sa traduction effectuée par Olivetan. Les premiers temples protestants surgissent alors en Italie.

#### **5.4 "Tête de fer"**

Le moment de la délivrance sabaudienne arrive quand Emmanuel-Philibert se voit restituer en 1559 l'Etat de ses ancêtres. La paix de Cateau-Cambrésis attribue quelques places fortes aux Français (Turin, Pignerol, Chieri, Chivasso et Villanova d'Asti), qui tiennent aussi le marquisat de Saluces, tandis qu'Asti et Verceil sont aux mains des Espagnols, et Alexandrie (Alessandria) dans celles des Milanais, et que le Montferrat appartient aux Gonzague et Novare aux Farnèse. Une situation complexe ! Emmanuel-Philibert entreprend, avec son épouse Marguerite de Valois, une tournée dans ses possessions, envisageant des réformes pour consolider son pouvoir miné par des révoltes et des sympathies philo-françaises. En décembre 1562, le duc entre finalement à Turin, dont il fait sa nouvelle capitale. Pour le Piémont, s'ouvre une nouvelle époque.

Emmanuel-Philibert s'attaque à la reconstruction de l'Etat sabaudien : il publie des décrets relatifs à l'ordre public, cherche à restaurer l'austérité et la moralité, en agissant également sur une Eglise largement entachée de corruption. En 1563, est fondée la Compagnie de saint Paul, qui s'assigne l'objectif d'assister les nécessiteux, crée un Mont de Piété et des écoles professionnelles. La politique ducale est exercée selon un absolutisme prudent, seul moyen de contrôler l'Etat et la noblesse féodale. Emmanuel-Philibert retravaille les statuts d'Amédée VIII et publie les *Nouveaux ordres et décrets relatifs aux causes civiles et criminelles* pour réformer la Justice ; il introduit des contrôles rigoureux sur les Finances et impose de nouvelles taxes sur les commerces, les produits et les biens. Pour améliorer la production agricole, sont introduites des cultures nouvelles (en particulier celle du mûrier pour répandre l'élevage du ver à soie) et construits des canaux d'irrigation.

Le duc ordonne en outre la construction de nouvelles fortifications de défense de l'Etat : à Turin surgit une imposante forteresse pentagonale qui sera d'une importance stratégique fondamentale dans les siècles suivants ; sont érigés les forts de Mondovi, Suse (Susa), Savigliano, Verrua, Cuneo et ceux du val Pellice. En 1560 est entreprise une réforme radicale de l'armée qui sera désormais surtout composée de milices recrutées dans la région et convenablement entraînées. Les troupes mercenaires, ou celles des féodaux, sont peu à peu éliminées et le soldat piémontais, fidèle à son commandant et défenseur vaillant de sa position, le "bogia nen", devient une légende. La petite flotte sabaudienne est aussi accrue, confiée à un nouvel ordre qui unit deux compagnies, celles de saint Maurice et de saint Lazare ; elle se distinguera par son comportement héroïque à la bataille de Lépante en 1571.

Un bouillonnement de constructions se manifeste dans la nouvelle capitale, Torino, qui voit surgir les quartiers du Regio Parco et du Valentino, les églises de San Agostino, des Orfane et de San Dalmazzo, ainsi que le premier, et grandiose, exemple d'édifice de style maniériste, l'église des Saints Martyrs dans la via Dora Grossa (aujourd'hui via Garibaldi).

Durant ces années, Turin héberge aussi des hôtes illustres : l'architecte Palladio, l'historien Filiberto Pingone, qui publie en 1577 la première histoire de la cité, Giordano Bruno,

Torquato Tasso (Le Tasse) et le cardinal de Milan Carlo Borromeo (Charles Borromée). Ce dernier arrive à Turin en 1578 pour accomplir un vœu fait à l'occasion d'une grande épidémie de peste, à savoir vénérer le Linceul du Christ. La précieuse relique, propriété des Savoie depuis 1453, était gardée depuis 1502 dans la Sainte Chapelle de Chambéry, mais avait subi de nombreux transferts et tribulations. Pour abrégé le voyage du Cardinal Borromée, Emmanuel-Philibert ordonne qu'elle soit déposée à Turin, où elle se trouve encore, dans la Chapelle du Dôme construite à partir de 1668 par Carlo Guarini.

Le règne du duc, dit "Tête de fer", est cependant tristement marqué par une dure répression : en 1560, commence une véritable croisade contre les Vaudois.

Le 5 juillet 1561, au palais des Achaïe à Cavour, est signé un accord qui reconnaît aux Vaudois le droit d'exercer leur culte et de construire des églises, mais seulement dans des limites précises. Il naît un véritable "ghetto des montagnes". Au contraire, dans les territoires piémontais non soumis aux Savoie, dans les hautes vallées de Suse et de la Chisone, les affrontements entre Catholiques et Protestants font encore rage pendant longtemps, faisant des victimes de toutes parts. Durant tout le siècle, et le suivant, les cités du Piémont sont illuminées par de nombreux bûchers sur lesquels périssent indistinctement les accusés d'hérésie, de magie et de sortilège.

Emmanuel-Philibert réussit enfin à libérer son royaume des dernières garnisons étrangères : Pinerolo (Pignerol), Perosa et Savignano sont débarrassées des Français. En 1575, s'en vont les Espagnols, dûment dédommagés, ce qui rend Asti aux Savoie. Il meurt en 1580.

## **6. LE PROBLEME FRANÇAIS**

### **6.1 Un pays en guerre**

Arrivé au trône à 18 ans, Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> se révèle digne héritier des capacités guerrières paternelles. Le cœur de sa politique, qui entraînera le Piémont dans une série de guerres, est le projet d'étendre le territoire sabaudien (savoyard) en expulsant les Français des territoires d'outre-Alpes et en s'alliant à la Maison d'Espagne (il épouse Catherine, fille de Philippe II). En 1588, il occupe Carmagnola et le marquisat de Saluzzo (Saluces), qu'il conquiert rapidement, avec les félicitations du Pape, qui craignait les implantations protestantes importantes, mais en inquiétant vivement les autres Etats italiens.

La guerre se poursuit avec la France d'Henri IV de Navarre en phases contrastées. Pendant ce temps, les Français ont fortifié Bricherasio, au débouché du val Pellice : après un siège rendu difficile par les pluies incessantes, la citadelle tombe en octobre 1594 entre les mains du duc qui, après une brève occupation, la fait démanteler à l'aide de mines. Le 17 janvier 1601, le traité de Lyon scelle l'orientation décisive de la politique sabaudienne : Charles-Emmanuel doit céder à la France de vastes territoires infra-alpins (Bresse et Bugey) mais voit reconnue sa domination sur le marquisat de Saluces.

Il se propage au Piémont une terrible épidémie de peste, qui frappe presque tous les principaux centres de la région : il est enregistré plus de 150 morts par jour à Turin et il surgit dans les campagnes d'innombrables chapelles dédiées à saint Roch. Même si le pays est épuisé, le duc est contraint d'imposer de nouvelles taxes pour couvrir les dépenses de guerre et la pauvreté alimente le brigandage.

Charles-Emmanuel ne se préoccupe pas seulement de renforcer l'armée et d'augmenter son efficacité par une série de réformes : il s'entoure aussi d'hommes de culture et d'architectes habiles qui se consacrent à l'embellissement de la capitale, qu'ils rendent plus "habitable". En s'agrandissant, Turin s'étend au-delà de l'enceinte romaine, jusqu'à la Porte Neuve au sud. Ascanio Vittozzi est l'architecte de prédilection du duc tandis que Charles et Amédée de Castellamonte déploient également une grande activité au Piémont. Turin prend alors cette physionomie qui caractérise encore aujourd'hui son centre historique.

En 1613, Charles-Emmanuel se lance dans un long conflit avec les Espagnols afin d'obtenir le Montferrat. Le Piémont est à nouveau déchiré par les guerres et les sièges, parcouru par les troupes espagnoles et celles de la France alliée au duc. Les limites restent cependant inchangées, même si le duc alimente sa renommée de combattant valeureux. Durant la Guerre de Trente Ans, Charles-Emmanuel cherche à profiter du conflit et procède sans état d'âme à des renversements d'alliance, tantôt concluant des pactes, tantôt s'opposant à l'habile politique du cardinal Richelieu. Quand le duc meurt le 26 juillet 1630, le Piémont est assujéti à la France et en proie à une nouvelle et terrible épidémie de peste bubonique qui diminue la population quasiment de moitié.

### **6.2 Les régences**

Le court règne de Victor-Amédée voit augmenter ensuite la présence de la France et son contrôle du Piémont. Ravagé par les épidémies, l'Etat est en crise et ses finances sont déprimées : c'est ainsi que par le traité de Cherasco (1631), le duc, qui acquiert cependant des territoires notables dans le Montferrat, doit céder Pignerol et la vallée de la Chisone à la France.

La cour savoyarde est dominée par la présence de Christine de France, dite Madame Royale du fait que son époux hérite en 1632 du titre vide de roi de Chypre ; il faut renoncer encore davantage à l'appui de l'Espagne en crise pour devenir un pion entre les mains de Richelieu. En 1635 est signé le traité de Rivoli, qui prévoit une alliance franco-savoyarde pour conquérir la Lombardie, mais le duc meurt durant les premières phases du conflit.

La régente Christine ne réussit pas à gérer la situation avec clairvoyance et, quand meurt également l'héritier du trône, s'embrase la guerre civile : d'un côté, les pro-Français liés à la duchesse, et de l'autre, les pro-Espagnols, sous la houlette du cardinal Maurice et du prince Thomas de Carignan, beaux-frères de la régente. Les principales villes piémontaises, Verceil, Chivasso, Verrua, Savigliano, Carmagnola, Cherasco, Cuneo, Casale et Turin elle-même subissent sièges et occupations par les deux camps en lutte. En juin 1642, on arrive finalement à un accord : si la régence reste à Christine de France jusqu'à la majorité de Charles-Emmanuel, la lieutenance de Nice échoit au cardinal Maurice (qui, quasiment quinquagénaire, abandonne la pourpre pour épouser sa nièce Louise âgée de treize ans) et celles de Biella et Ivree au prince Thomas. Mais les Français et les Espagnols restent au Piémont.

En 1663, le trône revient à Charles-Emmanuel II. Durant son règne, Guarino Guarini déploie son génie dans la construction de l'originale mole baroque du palais Carignan et les incroyables coupes de Saint-Laurent et de la chapelle du Saint-Suaire.

Une nouvelle régence s'ouvre au Piémont, celle de Jean-Baptiste de Savoie-Nemours, durant laquelle ne fait que s'accroître l'asservissement quasi-total à la France qui fait occuper aussi Casale par Catinat en 1681.

### **6.3 Préparatifs de secours**

En 1684, le nouveau duc Victor-Amédée assume le pouvoir et pense immédiatement à se rapprocher de son cousin Eugène de Savoie. Personnage singulier ! Fils de Maurice de Savoie-Carignan et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, il avait quitté la France pour entrer au service de l'empereur d'Autriche Léopold I<sup>er</sup>. Il se montre extrêmement éclectique : chef de guerre célèbre et génial, il fait construire à Vienne un grand palais pour abriter ses collections d'art et de livres, et fréquente des hommes de culture comme Rousseau, Leibnitz et Giannone. L'amitié entre les deux cousins, presque du même âge, sera fondamentale pour l'histoire du Piémont.

La France renforce ses citadelles subalpines et le célèbre Vauban met en place un système complexe de fortifications à Pignerol. Déjà gouverneur de Pignerol, conquérant de Casale et commandant de l'expédition contre les Vaudois en 1686, le maréchal Nicolas de Catinat est chargé de diriger les opérations piémontaises. Il pose un ultimatum : la remise des citadelles de Turin et Verrua et l'envoi de 4 000 hommes en France.

Victor-Amédée I<sup>er</sup> est conscient que c'est l'occasion décisive d'affronter directement le Roi Soleil et de soustraire finalement son royaume à l'ingérence étrangère. Il rejoint les grandes puissances de la Ligue d'Augsbourg, créée le 9 juillet 1686, dont il signe le traité d'alliance rassemblant l'Espagne, l'Empire, l'Angleterre, la Hollande, la Suède et le Pape Innocent XI contre la France. Catinat cherche à réaliser quelques actions de diversion : il saccage, incendie et massacre des civils à Pancalieri et Cavour, puis attire les troupes duciales en feignant de se déplacer vers Saluces. A l'encontre de l'avis du prince Eugène, Victor-Amédée abandonne ses positions favorables de Villafranca et se rapproche de l'abbaye de Staffarda. Mais tandis

qu'il se rend compte que les troupes espagnoles, menées par le comte de Louvigny, ne sont pas encore arrivées, Catinat met son armée en ordre de bataille. Le 18 août 1690, la bataille est terminée en cinq heures : c'est une défaite cuisante pour les Alliés, un véritable massacre des deux côtés, le saccage et la destruction du monastère de Staffarda.

Le 13 novembre, Catinat réussit à occuper Suse ; au mois de mai suivant, il parvient à Avigliana dont il démolit le château, puis à Rivoli et ensuite à Carmagnola. Les Français tentent de prendre Cuneo, mais le présidial et la population réagissent à l'attaque, tandis que la nouvelle de l'arrivée d'une armée conduite par le prince Eugène décide les Français à lever le siège. Catinat installe ses troupes sur les hauteurs de Fenestrelle, qui portent encore son nom, afin de contrôler Suse et Pignerol.

Le 18 juillet 1693, le duc de Savoie rassemble ses troupes à Buriasco, prêt à attaquer Pignerol, et réussit le 14 août à occuper le fort de Sainte-Brigitte. Après diverses manœuvres réciproques d'enveloppement, les deux armées se rencontrent le 4 octobre dans la plaine dite de la Marsaille, située entre les communes actuelles de Volvera, Piossasco, Rivalta et Orbassano. Forts de leur prépondérance numérique, les Français réussissent à l'emporter sur la valeur du duc et des troupes piémontaises, contraintes à se replier sur Moncalieri. Mais la défaite ouvre de nouvelles perspectives diplomatiques. Par d'habiles mouvements, Victor-Amédée réussit à obtenir la démilitarisation de Casale, qui est restituée au duc de Mantoue, et l'abandon par les Français de Pignerol et Perosa en échange de la sortie du Piémont de l'Alliance. L'occupation française se termine avec la signature du traité de Turin le 29 août 1696.

#### **6.4 La question vaudoise**

Durant les années difficiles du contrôle du Piémont par la France, une partie de la population en subit particulièrement la violence, à laquelle s'ajoutent celles du souverain savoyard et de son armée. Les Vaudois sont soumis à de plus en plus de restrictions majeures jusqu'à ce qu'ils décident de s'opposer en 1655 à un décret ducal du 25 janvier qui ordonne aux Réformés de la plaine d'abandonner leurs biens et habitations sous trois jours, ou bien d'abjurer.

Ce qui garde le nom des "Pâques piémontaises" est un atroce massacre au cours des affrontements avec la communauté protestante, attaquée par les troupes du marquis de Pianezza. Les Vaudois répondent par la guérilla et demandent l'aide de la diplomatie internationale : sous la pression des ambassadeurs anglais, le duc, isolé, concède le 18 août 1655 les "lettres patentes de grâce".

Mais après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, le culte protestant est également banni au Piémont. Nouveaux massacres : en seulement trois jours d'avril 1686, les Vaudois sont défaits par l'armée franco-piémontaise. Grâce aux pressions internationales, les survivants sont autorisés à s'exiler. Genève accueille les rescapés de la dramatique marche à travers les montagnes, en plein hiver, mais beaucoup doivent poursuivre vers d'autres cantons helvétiques et la Hesse.

Après l'échec de quelques tentatives de retour, dans le nouveau contexte international, les Vaudois, guidés par le pasteur Henri Arnaud, partent de Prangins, sur le lac de Genève, et, par un itinéraire de montagne, ponctué d'escarmouches et de véritables batailles comme celle du pont de Salbertrand, réussissent à mener à bien l'entreprise épique connue sous le nom de *Glorieuse Rentrée* (1689).

Mais les attaques du marquis Parella et des Français les contraignent à se retrancher à la Balziglia, en haute vallée de la Germanasca, où ils passent l'hiver. Le 2 mai 1690, Catinat, auquel succède le marquis de Feuquières, attaque avec 3 800 hommes le retranchement qui résiste héroïquement. Entre temps, Victor-Amédée s'est rapproché des alliés anti-français : le 28 mai, ses émissaires prennent contact avec les Vaudois survivants, et leur offrent l'armistice en les invitant à s'unir avec les forces ducales pour combattre la France.

## **7. DU SIEGE DE TURIN A L'ASSIETTE**

### **7.1 La guerre de succession espagnole**

Le 1<sup>er</sup> novembre 1700, le roi Charles II d'Espagne meurt sans héritiers. Aussitôt, pour résoudre les désaccords sur les droits au trône espagnol, qui concernent aussi l'Italie, se créent deux pôles d'alliances : d'une part, la France de Louis XIV et l'Espagne à laquelle prétend le petit-fils Philippe V de Louis XIV, et d'autre part l'empire d'Autriche et l'Angleterre. Le duc Victor-Amédée II se range dans un premier temps aux côtés des Franco-Espagnols, puis, alléché par d'intéressantes propositions de cessions territoriales, passe dans le camp adverse. Furieux de cette trahison, Louis XIV envoie une armée commandée par Louis d'Aubusson, duc de La Feuillade, avec mission de mettre le Piémont à feu et à sang et de s'emparer de sa capitale, Turin. Il faut cependant arriver à 1706 pour que ce plan puisse se concrétiser.

L'armée de La Feuillade, environ 44 000 hommes, se rassemble dans la plaine au nord de la ville et le 14 mai 1706, les sapeurs commencent à creuser les tranchées pour le siège.

Turin apparaît difficile à faire tomber : la magnifique citadelle construite par Emmanuel-Philibert sur les plans de Francesco Paciotto, et l'enceinte continue de murailles opposeraient une résistance notable aux assiégeants. En outre, l'ingénieur Antonio Bertola avait renforcé les bastions de San Maurizio, San Lazzaro et de Beato Amedeo (Bienheureux Amédée) par une série de postes avancés maçonnés, protégés par d'amples et profonds fossés. Au nord de la porte de Suse, les flancs de la citadelle sont eux-mêmes protégés par un fortin appelé "Opera a corno" (Ouvrage en corne). A tout ceci, il faut ajouter l'artillerie ducale, dirigée par le comte Solaro della Margarita.

### **7.2 Le siège**

Le commandement des troupes (environ 10 500 hommes) est confié au maréchal Virico Daun, tandis que le marquis de Caraglio et le comte de La Roche d'Allery sont nommés respectivement gouverneurs de la ville et de la citadelle. Des vivres sont entreposés pour au moins cinq mois, tandis les rues sont décapées et que les toits sont couverts de mottes de terre pour diminuer les dégâts des tirs.

Contrairement à l'opinion de Vauban, le célèbre architecte militaire, qui aurait voulu attaquer d'abord la ville, il est décidé d'assaillir tout de suite la citadelle. Le 17 juin commence le bombardement intensif tandis que la cour s'établit à Cherasco.

Des centaines de pages ont été écrites sur le siège de Turin, auxquelles nous renvoyons, nous limitant ici aux faits essentiels. Pendant trois mois, la citadelle et la ville reçoivent une quantité incroyable de projectiles et de bombes, qui tuent plus de 10 000 personnes. Particulièrement cruel est l'assaut des 26 et 27 août, cependant sans succès. Parallèlement, se poursuit une intense guerre de mines. Sous les bastions de Turin, existait un vaste réseau de galeries et de boyaux, qui permettait aux mineurs d'atteindre les batteries ennemies et de les faire sauter après avoir placé l'explosif sous leur emplacement. De leur côté, les assiégeants creusaient aussi des galeries pour atteindre l'intérieur de la forteresse. On en était arrivé à plusieurs reprises à de cruels corps à corps.

Dans ce contexte, prend un relief particulier le sacrifice de Pietro Micca, qui perd la vie en empêchant, par une explosion, l'accès à la galerie qu'il défendait. L'épisode, qui a cependant été magnifié outre mesure durant le Rosorgimento, devient le symbole du sacrifice de tous ceux qui défendirent la citadelle en ces journées mémorables.

Pendant ce temps, le prince Eugène avait rassemblé l'armée impériale de secours et s'apprêtait à marcher sur Turin pour faire lever le siège.

### **7.3 La bataille**

Après une formidable marche de l'Adige au Piémont, le prince Eugène fait sa jonction le 29 août avec les troupes savoyardes, et rencontre Victor-Amédée à Carmagnola. Le 2 septembre, ils se rendent à Superga pour examiner la situation et définir la stratégie. Ils décident de d'affecter l'essentiel de l'armée impériale et une partie de la cavalerie piémontaise à l'attaque des ennemis dans l'espace qui s'étend entre Lucento, sur la Doire, et le Regio Parco (Parc Royal), là où les assiégeants sont moins armés. Entre temps, étaient arrivés des renforts pour les Franco-espagnols, près de 45 000 hommes.

Le 5 septembre, l'armée de secours avance vers le nord, se tenant à distance des lignes françaises : c'est le moment le plus dangereux. Mais les ennemis ne bougent pas. Deux rangs de cavalerie attaquent un convoi de renforts qui descend du val de Suse. Le 6 septembre, les troupes savoyardes et impériales franchissent la Doire (Dora) à Alpignano et campent entre la Stura et la Doire. Simultanément, le comte de Santena quitte Chieri pour se rapprocher des forteresses françaises.

A l'aube du 7 septembre, les troupes se mettent en ordre de bataille. Pendant deux heures, se déroulent des duels d'artillerie. A 10 heures 30 est ordonné l'assaut. L'attaque s'effectue par surprise sur plusieurs fronts et les Franco-espagnols sont contraints de se replier vers l'église de la Madonna de Campagna, tandis que la lutte se poursuit autour du château de Lucento. A ce moment, le maréchal Daun et le marquis de Caraglio, soutenus par la population, franchissent les portes de Turin avec ce qui reste de la garnison de la ville. L'après-midi, la confusion des troupes assiégeantes est totale et on les voit fuir en désordre vers Pignerol.

Victor-Amédée et le prince Eugène font leur entrée triomphale dans la ville par la porte Palazzo, dans la jubilation de la population et des soldats de la garnison. La France de Louis XIV perd complètement l'Italie et le prince Eugène confirme sa renommée tandis que le duc Victor-Amédée II voit s'ouvrir de nouvelles perspectives.

### **7.4 Les lieux**

Encore aujourd'hui, malgré les profondes transformations subies par le tissu urbain de Turin à aux époques suivantes, on peut retrouver sur le site les témoignages du siège de 1706.

Pour perpétuer le souvenir de la bataille, le duc avait fait placer, en limite de la zone des combats, une série de pilastres commémoratifs datés à l'effigie de la "Consolata", dont quelques uns sont encore visibles. C'est en souvenir de la bataille qu'est dénommé le "Borgo Vittoria", quartier populaire créé au milieu du XIXème siècle, dans lequel chaque rue est dédiée aux personnages et éléments qui contribuèrent à la victoire (rue des tranchées, rue de la redoute, rue Daun, etc...) et quant à la paroisse, l'église de la "Madonna della Salute" abrite l'ossuaire des tués. L'église de la Madonna de Campagna fut aussi un épiscène d'épisodes significatifs.

Mais le point focal est le Musée consacré à Pietro Micca et au siège de Turin, où l'on peut non seulement visiter l'exposition historique, mais descendre dans les boyaux qui virent le sacrifice de Pietro Micca et d'autres héros.

On peut encore visiter le "Mastio", qui héberge le Musée d'artillerie, témoignage de la citadelle démolie, dont le "Cisternone" (grand puits à double escalier hélicoïdal pour faire descendre et remonter les chevaux) a été récemment redécouvert par le Général Guido Amoretti.

La grande basilique de Superga mérite une allusion particulière. Elle domine la ville du haut de cette colline sur laquelle Victor-Amédée et le prince Eugène mirent au point le plan de bataille. Selon la tradition, retracée dans de nombreuses peintures commémoratives, le duc y aurait formulé un vœu pour obtenir la victoire : c'est pour construire cette basilique en exécution de son vœu qu'il fit appel au génie de Filippo Juvarra qui fut donc responsable des travaux de 1715 à 1731. Bien qu'elle n'ait pas été construite dans ce but, elle commença, à partir de 1773, à abriter une collection d'habits des princes savoyards, de Victor-Amédée II lui-même à Charles-Albert.

### **7.5 Un nouveau roi**

La guerre se poursuit victorieusement pour les Austro-piémontais, qui réussissent en 1707 à conquérir Verceil (Vercelli), Ivree (Ivrea), Alexandrie (Alessandria), Tortona, Milan et Nice, ainsi, l'année suivante, que les dernières places-fortes au pied des Alpes de Suse, Exilles et Fenestrelle.

Le traité de paix est négocié à Utrecht, où l'Angleterre se montre favorable à un Etat savoyard jouant un rôle de frein au pouvoir des Habsbourg en Italie. Le Piémont obtient que les Alpes deviennent une limite naturelle, réacquiert le comté de Nice, les régions de Vigevano, du Montferrat (Monferrato) et d'Alexandrie. Le 22 septembre 1713, la Sicile est également accordée à Victor-Amédée qui ceint la couronne royale. Mais l'île reste pour peu de temps entre ses mains : au terme de tractations complexes entre l'Angleterre, l'Espagne et l'Autriche, elle est occupée par les Espagnols en échange de la remise de la Sardaigne au royaume savoyard en 1720.

Il s'ouvre alors une nouvelle époque pour ce qui est devenu le royaume sardo-piémontais : l'âge des réformes, certes sans l'esprit des Lumières, mais avec l'idée de créer un Etat plus efficace. Il se forme cette classe solide de hauts fonctionnaires actifs, capables et fidèles au roi, qui sera la caractéristique essentielle de la monarchie savoyarde.

La culture de l'époque est en général empreinte d'un conformisme rigide : il faut cependant signaler une réforme importante de l'Université de Turin (à laquelle est attribué un nouveau site, rue du Pô, qui abrite aujourd'hui des bibliothèques et des administrations) et la création des Collèges des Provinces, ainsi que d'une Académie Royale, qui retirent aux Jésuites le monopole de l'instruction. Apparaissent aussi un Musée des Antiquités (avec les sculptures romaines collectées par Scipion Mattei), un Muséum d'Histoire Naturelle, la collection de pièces archéologiques égyptiennes constituée par Barnardino Drovetti, la Bibliothèque Universitaire, puis Nationale, et le Jardin Botanique, déjà sur son site actuel du Palazzo Valentino.

D'un point de vue artistique, ce sont les années marquées par Filippo Juvarra. L'architecte de Superga, venu de Sicile quand Victor-Amédée abandonna l'île, conçoit de superbes et élégants édifices pour la cour, la noblesse et le clergé. Naissent ainsi les églises de Santa Cristina, San Filippo, Sainte-Croix (Santa Croce) et du Carmel (Carmine), les palais d'Ormea et de la Vallée, la façade lumineuse, avec son grand escalier scénographique, du palazzo Madama, qui en modifie la structure médiévale, les gradins audacieux des Forbici du Palais

Royal et cette création fantastique qu'est le pavillon de chasse de Stupinigi, véritable chef d'œuvre tenant des styles baroque et rococo. A Verceil (Vercelli), Juvarra construit l'église de Santa Maria et intervient au palais royal de la Venaria Royale et au château de Rivoli.

### **7.6 L'Assiette sauve le Piémont**

A Victor-Amédée II, qui a passé ses dernières années à Chambéry, à Moncalieri puis à Rivoli, pratiquement prisonnier de son fils, succède Charles-Emmanuel III, qui participe à la guerre de succession de Pologne (il entre en 1733 à Milan, qui est cependant rendue aux Autrichiens), puis à celle d'Autriche, dans laquelle il prend parti pour Marie-Thérèse. Les Franco-espagnols assiègent inutilement Cuneo, mais conquièrent Casale, Tortona, Valenza, Asti et Alessandria.

Les Français envisagent une nouvelle invasion du Piémont, héroïquement déjouée sur la colline de l'Assiette (19 juillet 1747). Selon les informations communiquées au ministre de la guerre Bogino, Armand Fouquet de Bellisle avançait vers les Alpes, en espérant surprendre les Piémontais occupés à défendre la Ligurie. Il est alors envoyé onze bataillons commandés par le comte Cacherano di Bricherasio, sur le haut-plateau de l'Assiette, surplombé par le Grand Serin, et situé sur la ligne de partage des eaux entre la vallée de la Chisone, défendue par le fort de Fénestrelle, et la vallée de Suse, couverte par le fort d'Exilles.

Rapidement, sont construites les lignes de défense et les tranchées et redoutes, dans lesquelles se postent environ 7 400 hommes. Le 15 juillet, Bellisle franchit le Mont Genève avec 32 bataillons et une artillerie imposante, et, après une manœuvre complexe de contournement, l'affrontement se produit seulement dans l'après-midi du 17 juillet.

Il se solde par un véritable massacre : environ 5 000 Français, dont Bellisle, restent sur le terrain. Mais le Piémont est sauvé. C'est ainsi que naît le mythe de la bataille de l'Assiette que célèbre encore aujourd'hui la fête du Piémont, chaque année, le troisième dimanche de juillet.

Au traité de paix d'Acquisgrana (1748), Charles-Emmanuel III obtient l'Oltrepo Pavese, Vigevano et le haut-Novarais.

## **8. VENTS DE REVOLTE**

### **8.1 Dans l'agitation**

Le gouvernement de Victor Amédée III débute en 1773 et accentue l'image de la monarchie savoyarde : fêtes, luxe et cour conformiste, tandis que la crise économique de la région devient toujours plus évidente. Ce faisant, la Révolution française éclate, mais au Piémont, les sympathisants jacobins sont d'abord peu nombreux. De nombreux nobles réfugiés viennent alimenter la haine de la Révolution.

En 1792 les troupes françaises occupent la Savoie et Nice, tandis que le Roi s'empresse de rejoindre la Première Coalition. Des combats se déroulent sur les Alpes quand commencent les premières crises internes. Les idées révolutionnaires se diffusent surtout dans le milieu de la bonne bourgeoisie cultivée : des clubs jacobins sont créés à Turin, Asti, Alba, Biella, Verceil et Novare.

Les divergences diplomatiques entre Victor Amédée III, qui ne veut pas discuter avec les Révolutionnaires, et les Autrichiens, qui se soucient seulement de défendre la Lombardie, facilitent la tâche au nouveau commandant de l'armée d'Italie, Napoléon Bonaparte. En dix jours, il avance par ses victoires à Montezemolo, Ceva, Vicoforte, Mondovì, tandis que les troupes françaises s'adonnent aux saccages et aux violences qu'évoquent les chroniques locales. Le 28 avril 1796 est signé l'armistice de Cherasco, par lequel les Français obtiennent le libre passage pour leur armée et quelques forteresses piémontaises importantes, mais surtout la neutralité de l'Etat savoyard, qui ne concède plus l'asile aux réfugiés politiques.

### **8.2 La république**

Beaucoup de villes piémontaises voient s'élever les arbres républicains de la liberté, mais les paysans détestent en général ces nouveaux maîtres qui arrivent avec une armée de violents qui volent et détruisent. En 1797, la famine porte à de nouvelles rebellions, cette fois tout à fait menées par des paysans affamés. Des révoltes éclatent dans tout le Piémont : on signale des affrontements à Fossano, Saluzzo, Racconigi, Carignano, Pancalieri, Revello, Giaveno, Beinasco. Mais ce sont des mouvements éphémères, des affrontements sociaux plus que politiques.

Charles Emmanuel IV ne réussit pas à maîtriser la situation : l'économie se détériore, les révoltes et insurrections se succèdent et, le 28 juin 1797, la citadelle de Turin est remise aux Français. L'invasion du Piémont se prépare et des bandes de hors-la-loi attaquent depuis Gênes, le Dauphiné et le lac Majeur.

Tandis que Napoléon agit en Egypte, le général Joubert pose un ultimatum au gouvernement savoyard, accusé de conspirer avec l'Autriche. Le 5 décembre 1798, Charles Emmanuel IV convoque le Conseil de la Couronne : quelques-uns l'invitent à résister, mais il abdique le 8 décembre et se rend à Parme d'où il rejoindra la Sardaigne en 1799.

La république est proclamée et mise sur pied. Les apparences sont à la fête, partout triomphent les arbres de la liberté, on danse la Carmagnole, on change la toponymie des villes, on organise des bals dans les palais occupés et saccagés, la mode est celle de la Révolution. Le 9 mars 1799 est votée l'annexion à la France. Mais ce n'est pas tout à fait la paix.

### **8.3 Des Austro-Russes à Napoléon**

En avril 1799 est constitué un gouvernement provisoire à Turin, dirigé par le Commissaire Musset qui divise le Piémont en quatre départements : Eridano, Sesia, Stura et Tanaro. Cependant, les Français subissent de nombreuses défaites infligées par les troupes autrichiennes et russes, qui avancent depuis la Lombardie, incitant les Piémontais à la rébellion. Et les révoltes éclatent dans les campagnes à partir de mai 1799.

Un cas particulier est celui de Branda de Lucioni, ex-officier autrichien qui recrute des bandes de paysans pour faire la chasse aux Jacobins ; il constitue une petite bande aguerrie de fanatiques, dite "Masse chrétienne", avec laquelle il ouvre la route aux troupes autrichiennes dans les régions de Novare, Verceil, puis du Canavais. Les insurgés chassent les Français de la Vallée d'Aoste et des cols ; des révoltes réactionnaires éclatent dans la région de Pignerol et à Carmagnola et des massacres notables se produisent à Asti. Dans les Langhe, à Alba, à Bra, dans la région de Cuneo, les paysans, souvent guidés par les prêtres et les curés, abattent les arbres de la liberté et érigent des croix.

Le 25 mai 1799, les troupes impériales et les paysans de la Masse chrétienne entrent à Turin. Le général Fiorella se prépare à résister dans la citadelle, mais il est contraint de se rendre le 22 juin. Le maréchal Souvaroff installe un gouvernement provisoire présidé par Charles Thaon de Revel, un fidèle de la Maison de Savoie, mais les Autrichiens temporisent sur le retour du Roi. La population est totalement épuisée.

Dans la nuit du 14 mai 1800 commence le franchissement du Col du Grand Saint-Bernard par les troupes : 40 000 hommes, avec 60 canons et 300 charrettes, généreusement hébergés par les Frères de l'Hospice du Col. Après avoir assiégé le fort de Bard pendant 14 jours, Napoléon occupe Ivree, puis marche sur Milan, où il entre le 2 juin, et apprend la chute de Gênes le 4 juin. Il envoie le fidèle général Desaix vers Novi, puis se dirige vers Marengo, à 5 km d'Alexandrie.

Le 14 juin, les Autrichiens attaquent en force et vont avoir le dessus, quand, dans l'après-midi, arrivent les troupes de Desaix qui offrent un nouvel espoir. Encouragés par Napoléon, les Français contre-attaquent et renversent le sort de la bataille. Marengo reste cher au cœur de Bonaparte : il y retourne en 1895, donne le nom de "Marengo" à un navire de guerre, à son cheval et à une pièce d'or frappée à Turin en 1801. Le Piémont est à nouveau aux mains des Français.

#### **8.4 L'âge napoléonien**

Le nouveau gouvernement militaire s'emploie immédiatement à rétablir l'ordre et à éliminer les foyers de réaction. La guillotine est fréquemment en activité, et est surtout utilisée pour les nombreux brigands arrêtés. Des signes tangibles de l'époque napoléonienne sont les routes et les ponts qui facilitent les communications. Mais les espoirs que l'annexion à la France apporte des progrès sensibles et des avantages économiques sont rapidement déçus ; le Piémont n'est qu'une province dont une bonne partie de la population vit de privations. Quand Napoléon se fait proclamer Roi d'Italie et ceint la couronne de fer à Milan le 26 mai 1805, il passe par Turin et d'autres villes piémontaises, mais ne leur accorde qu'une attention superficielle.

Le Roi exilé, qui a abdiqué en 1802 en faveur de son frère Victor Emmanuel I<sup>er</sup>, meurt en 1819 et le nouveau souverain semble plus belliqueux. Les gens les plus lettrés et cultivés cherchent à s'opposer, comme ils peuvent, à la francisation forcée.

Les divers royaumes italiens sont attribués aux parents de l'Empereur. A Turin arrive la belle et capricieuse sœur de Napoléon, Pauline, avec son mari, le prince Camille Borghèse. Il se recrée une apparence de vie de cour, avec des bals et des fêtes. Mais derrière l'admiration pour la fascinante princesse, subsiste dans l'aristocratie locale une froideur notable.

### **8.5 La chute et la Restauration**

La désastreuse expédition de Russie marque le début de la chute du régime napoléonien. Le 6 avril 1814, à Fontainebleau, Napoléon est contraint d'abdiquer et, le 20 mai, Victor Emmanuel I<sup>er</sup> rentre solennellement à Turin. La Restauration commence. Le Congrès de Vienne sanctionne officiellement cet état de fait et offre la Ligurie à Victor Emmanuel, mais non la Lombardie si convoitée.

Tandis que Napoléon tente une revanche avec les Cent Jours mais est définitivement battu à Waterloo et se dirige vers l'exil de Sainte-Hélène, au Piémont, Victor Emmanuel I<sup>er</sup> cherche à faire revenir le pays vingt ans en arrière, comme si rien ne s'était passé. La primauté de la religion catholique est réaffirmée et, alors que les Juifs et les Vaudois retournent dans leurs ghettos, l'instruction est soumise au contrôle du clergé ; dans l'armée, dans la magistrature et la bureaucratie sont rétablies les charges pré-révolutionnaires. La censure s'exerce pesamment tandis que les grands intellectuels (Avogadro, Botta, Balbis, Buniva, Eandi, Peyron, Vassalli) sont exclus de l'enseignement après avoir été accusés de sympathies bonapartistes. Si Louis de Breme et Silvio Pellico sont actifs à Milan, les idées de Joseph de Maistre triomphent au Piémont. Mais les idées et les enseignements de Victor Alfieri ne sont pas oubliés.

## 9. GRANDS IDEAUX

### 9.1 Préparatifs

Le gouvernement de Victor-Emmanuel I<sup>er</sup> se révèle donc vraiment réactionnaire. L'étroitesse de ses idées et de celles de ses ministres, à l'exception de Prospero Balbo, qui tente de proposer une série de réformes, suscite un sentiment profond d'insatisfaction, surtout au sein de cette bourgeoisie cultivée qui avait mieux compris les idéaux, les aspirations et les concepts venus d'outre-Alpes.

Quand arrivent les nouvelles des révolutions en Espagne et à Naples, les espoirs s'éveillent, surtout parmi les officiers de l'armée. L'opinion publique voudrait conduire le roi à déclarer la guerre à l'Autriche pour libérer la Lombardie (Federico Confalonieri et les Libéraux lombards du périodique *Il Conciliatore* poussent en ce sens), et ensuite prendre le chemin des réformes. En outre (à tort ou à raison, les historiens ne convergent pas encore sur ce point), l'héritier du trône Charles Albert jouit d'une grande confiance. En fait, vu que Victor-Emmanuel I<sup>er</sup> et son frère Charles-Félix n'ont pas d'héritier mâle, la couronne devrait revenir au Prince de Carignan.

Au théâtre d'Angennes, à Turin, le soir du 11 janvier 1821, sont arrêtés quelques étudiants qui, durant le spectacle, se sont coiffés des bérets rouges et noirs des universitaires de Verceil, ce qui a été interprété comme une provocation. L'agitation se déclenche, laquelle est considérée les jours suivants comme un mouvement révolutionnaire que l'armée réprime durement. Des contacts fébriles s'ébauchent entre les Libéraux et il est opéré quelques arrestations tandis que Charles-Félix part de façon inattendue à Modène, dans le but officiel de saluer son beau-père Ferdinand I<sup>er</sup> de Sicile, de passage dans cette ville.

Carlo Asinari di San Marzano, le comte Provana di Collegno, Santorre di Santarosa, Moffa di Lisio et Roberto d'Azeglio prennent contact le 6 mars avec Charles-Albert et lui communiquent que les garnisons d'Alexandrie et de Turin sont prêtes à se soulever. L'héritier du trône ne leur donne pas son assentiment, comme il fut compris à tort, mais n'ordonne pas non plus leur arrestation. Les jours suivants, les entretiens se poursuivent et le prince invite à la modération. Mais il est trop tard. Le 9 mars 1821 se soulève la garnison d'Alexandrie, le 10 mars c'est le régiment de Cavalerie du Piémont à Fossano, le 11 mars c'est les troupes du capitaine Ferrero à San Salvario en périphérie de Turin. Pignerol s'insurge, puis la révolte s'étend à Asti, Casale, Ivree, Verceil, Novare.

Le roi, qui semblait, l'après-midi du 11 mars, sur le point de concéder la constitution espagnole requise, est effrayé par les menaces de la Sainte-Alliance d'envahir le Piémont et abdique le jour suivant. Charles-Félix étant loin, la régence échoit à Charles-Albert, qui concède la constitution, sous réserve de l'approbation du roi. Charles-Félix désavoue aussitôt son héritier et lui ordonne de se rendre à Novare ; Santorre di Santarosa invite inutilement les révoltés à résister, il s'agit d'un mouvement privé de l'appui populaire. Soutenu par les Autrichiens, le maréchal La Tour défait facilement les rebelles, rapidement contraints à s'enfuir. Santarosa s'en va combattre en Grèce et mourra pour la liberté de ce pays. Charles-Félix revient et ordonne la répression : les condamnations et épurations sont nombreuses.

Les espoirs des Libéraux piémontais et lombards disparaissent (il suffit de lire l'ode *Marzo 1821* de Manzoni), les dix années suivantes de règne constituent une nouvelle restauration, tandis que Charles-Albert doit reconquérir la faveur internationale et le droit au trône en combattant la Révolution en Espagne. Il se crée un Etat policier à l'armée renforcée dont le roi cherche à s'assurer la fidélité.

Durant le règne de Charles-Félix, nous pouvons signaler quelques constructions significatives à Turin (l'église de la Gran Madre, le pont sur la Doire, la place qui porte son nom), l'introduction des valeurs postales (les "petits chevaux de Sardaigne"), la naissance de la Mutuelle Royale des Assurances et de la Compagnie des Ouvriers (les premiers pompiers), l'activité typographique de Giuseppe Pomba, l'acquisition par le roi de la collection Drovetti, noyau du futur Musée égyptien. A signaler deux initiatives humanitaires et fécondes : en 1828, avec quelques pièces situées via Palazzo di Città, le chanoine Giuseppe Cottolengo crée les bases de la Petite Maison de la Divine Providence ; la marquise Giulia di Barolo développe une œuvre d'assistance qui deviendra ensuite l'œuvre Pia Barolo.

## 9.2 Charles-Albert

En 1831, avec le décès de Charles-Félix, Charles-Albert accède au trône sous le regard plein d'espoir de l'opinion publique et des Libéraux de toute l'Italie. Mais il déçoit les attentes. Il se limite à des mesures administratives, promulguées surtout pour faciliter le commerce, crée le Conseil d'Etat en 1831 et fait publier les nouveaux codes civil, pénal et du commerce ; il se révèle un souverain absolutiste, digne héritier de Charles-Félix. Il cherche à s'attacher la bourgeoisie cultivée, crée une nouvelle noblesse et met en œuvre une série de réformes de l'armée. Sur la proposition du capitaine Alessandro La Marmora, il crée le Corps des Bersagliers en 1836.

Désormais certains de ne pouvoir compter sur l'appui, ni même sur les sympathies du roi, les Libéraux se rassemblent autour de la Jeune Italie de Mazzini, mais une conspiration organisée en 1833 est rapidement découverte et les conjurés sont fusillés ou durement condamnés. Ils subissent un autre échec en Savoie où sont arrêtées les trois colonnes mises sur pied. Le capitaine Giuseppe Garibaldi, condamné par contumace, trouve le salut dans la fuite.

La censure est également sévère : Silvio Pellico, qui a publié en 1832 *Mes prisons* chez l'éditeur Giuseppe Bocca, est spécialement surveillé, mais le contenu de cette biographie est souvent mal compris. Seul Metternich en comprend le sens explosif. Les journaux diffusés dans le royaume sont nombreux : *La Gazzetta Piemontese*, *La Gazzetta di Genova*, *L'Indicatore Sardo*, *Le Journal de Savoie* sont officiels. A côté de ceux-ci, on trouve *Il Messaggiere Torinese*, *Il Subalpino*, *Il Mondo Illustrato* (d'abord hebdomadaire d'actualités). Tous sont soumis à une censure rigide et subissent souvent de sévères mesures, mais la présence d'au moins 22 typographes dans la seule ville de Turin révèle l'importance de la presse dans la région.

Des nouveautés significatives sont enregistrées en économie : beaucoup de nobles ou de riches bourgeois se préoccupent d'améliorer le rendement de leurs terres agricoles, les productions de riz, de chanvre et de céréales augmentent et le vin devient objet d'exportation. En 1786, Antonio Benedetto Carpano avait inventé le savant mélange du premier vermouth ; Cinzano entre en concurrence en ouvrant une boutique via Dora Grossa et en 1838 les frères Cora exportent le vermouth aux Etats-Unis, l'année même où est érigée sur la place San Carlo la célèbre statue équestre d'Emmanuel-Philibert, œuvre du sculpteur turinois Carlo Marocchetti. En 1836, est créée la Société du gaz dont l'usine est confiée à l'ingénieur Gautier ; en 1842, le café San Carlo bénéficie du nouvel éclairage public, étendu en 1846 aux portiques de Turin.

En 1836 naît à Nizza Monferrato Francesco Cirio, qui commence à travailler à 14 ans dans les marchés de la Porta Palazzo en déchargeant des caisses de verdure. Puis il se met à son compte et, en se basant sur les expériences de Julius Liebig, entreprend en 1875, au 32 via

Borgo Dora, les premiers essais de conservation des petits pois en boîte. L'industrie des conserves alimentaires était ainsi inventée. Il implante ensuite des usines dans le sud de l'Italie si bien que beaucoup croient que cette industrie est d'origine méridionale.

C'est durant ces années que l'industrie commence à se développer : tissus et fils, produits surtout dans la région de Biella, franchissent les océans tandis que se répand la mécanisation. En 1844 commence l'extension rapide des lignes ferroviaires qui, en peu d'années, fera du Piémont l'Etat italien le mieux pourvu ; liées aux chemins de fer, surgissent des industries mécaniques. Giuseppe Medail présente son projet de tunnel du Fréjus qui sera terminé seulement en 1870.

Le débat politique reprend, avec la publication de Gioberti (*Il Primato*), Cesare Balbo (*Le speranze d'Italia*) et Massimo d'Azeglio (*Gli ultimi casi di Romagna*). Dans les cafés turinois, on discute avec animation devant un "bicerin" fumant.

### **9.3 Grands changements**

En 1846 est élu Pape le Cardinal Mastai-Ferretti ; en octobre 1847, 5 000 personnes se rassemblent place San Carlo : le roi ne peut ignorer davantage les requêtes des Libéraux. Le 30 octobre est accordée la liberté de la presse qui engendre la floraison immédiate de nombreuses publications.

Arrive l'année fatidique 1848. Au Piémont aussi, les choses bougent : le 5 février, le Conseil communal de Turin demande officiellement au roi d'octroyer une constitution, dont promesse est alors faite. Le 17 février, les Vaudois sont admis par Lettres patentes à jouir des mêmes droits que les autres sujets : c'est la fin d'une persécution séculaire.

Le 4 mars 1848, c'est le grand jour de la promulgation du Statuto Albertino. Il se compose de 84 articles et décalque substantiellement la constitution française de 1830. Le 16 mars naît le premier ministère constitutionnel, dirigé par le libéral modéré Cesare Balbo, qui éloigne tout de suite les fonctionnaires les plus réactionnaires.

Le 23 mars paraît dans le journal *Il Risorgimento* l'appel fervent de Camillo Benso, comte de Cavour ; Charles-Albert, acclamé par le peuple, reçoit les représentants du gouvernement provisoire de Milan et publie le manifeste aux peuples de Lombardie et de Vénétie rédigé par Federico Sclopis. Le 25 mars, l'armée piémontaise, renforcée de milices de volontaires, franchit le Tessin sous le drapeau tricolore avec l'écu savoyard.

C'est la première guerre d'indépendance, dont les événements font partie de l'histoire nationale. Le 23 mars 1849, un Charles-Albert découragé concentre ses troupes à Novare où il subit une défaite cuisante. Le soir même, il abdique en faveur de son fils Victor-Emmanuel II et part en exil au Portugal, à Porto, où il mourra le 28 juillet. Le 24 mars, le nouveau roi signe l'armistice de Vignale.

## **10. DU PIEMONTE A L'Italie**

### **10.1 Le Père de la patrie**

Victor-Emmanuel II domine pour trente ans (1849-1878) une scène politique vraiment unique. Il voit son royaume piémontais se transformer en Italie unitaire, il intervient à une époque dominée par des hommes comme Cavour, Mazzini, Garibaldi, d'Azeglio, Rattazzi, Metternich, Napoléon III, la reine Victoria. Quand il remplace son père, la situation est tragique. Après l'armistice de Vignale, le palais Madama est en butte aux clameurs des Démocrates et à la froideur des Conservateurs. Tandis que commence le procès du général Ramorino, véritable bouc émissaire pour l'opinion publique, le gouvernement est confié à Massimo d'Azeglio, modéré cultivé, qui reçoit beaucoup de soutiens.

Le 3 juillet 1849, dans sa première proclamation de Moncalieri, le roi souligne la nécessité de la paix. On aboutit ainsi au traité de Milan (6 août 1849) qui permet l'occupation autrichienne d'Alessandria. Les Démocrates sont mécontents ; de nouvelles élections sont prévues et Victor-Emmanuel invite les électeurs à choisir des représentants plus modérés (9 décembre 1849, seconde proclamation de Moncalieri). Il en sort une nouvelle majorité qui permet au Piémont, unique Etat italien, de sauvegarder le *Statuto*. Pendant ce temps, est discutée la loi Siccardi, qui propose d'abolir les biens et privilèges ecclésiastiques ; malgré les oppositions sévères et les pressions exercées par le clergé, la loi est approuvée le 9 avril 1850.

### **10.2 Cavour et la décennie de préparation**

Pour remplacer le ministre de l'Agriculture Pietro di Santarosa, est appelé un "homme nouveau", Camillo Benso di Cavour. Il n'est certainement pas nécessaire d'analyser ici un personnage aussi connu et complexe, dont le portrait a été fait par des historiens italiens et étrangers. Nous nous bornerons à souligner son rigoureux équilibre politique, sa capacité à saisir au mieux les occasions les plus favorables, et sa foi profonde dans le régime parlementaire libéral et le progrès.

Comme ministre, en premier lieu, de l'Agriculture, puis des Finances, il met en pratique des études et expériences anglaises, et, dans ses terres piémontaises, signe des traités commerciaux avec la France et l'Angleterre, développe les chemins de fer, favorise l'utilisation de nouvelles techniques agricoles, transforme rapidement le Piémont en une nation moderne, où l'industrie s'implante toujours un peu plus partout. En 1852, il forme un nouveau gouvernement avec l'appui de centre-gauche d'Urbano Rattazzi ("l'entente"), convaincu que c'est l'unique façon d'amener à la modération les forces les plus démocratiques et de contenir les prétentions des conservateurs, qui, après le coup d'Etat de Louis-Napoléon du 2 décembre 1851, avaient soutenu la thèse du péril que le Piémont allait perdre son identité traditionnelle d'Etat alpin et devenir trop "italien".

Cavour commence à s'introduire habilement dans la diplomatie internationale, cherchant des alliés puissants qui permettraient au Piémont d'attaquer l'Autriche et de former le royaume de Haute-Italie. L'occasion se présente avec la guerre de Crimée, qui éclate en 1854 entre la Turquie et la Russie à propos de la question d'Orient. La France et l'Angleterre avaient appuyé la Turquie et, par une décision qui suscite des oppositions notables, Cavour leur fournit en janvier 1855 un appoint de 15 000 hommes qui combattent valeureusement à Cernaia et à Sébastopol.

Au Congrès de paix de Paris, en février 1856, siège également l'Etat savoyard, qui ne perd pas l'occasion d'exposer les différences entre le Piémont constitutionnel et les autres Etats d'Italie et de susciter ainsi un vif consensus. Pendant ce temps, l'échec des nouvelles

tentatives de Mazzini dans le Sud fait converger les aspirations à l'Unité vers le Piémont et la monarchie savoyarde : c'est dans ce sens qu'agit la Société Nationale, créée à Turin en 1857, que préside le marquis Giorgio Pallavicino, ex-prisonnier du Spielberg.

### **10.3 En guerre pour l'Italie**

Le 18 janvier 1858, Napoléon III échappe à un attentat perpétré par le républicain Felice Orsini et se décide à intervenir dans les affaires italiennes. Les 20 et 21 juillet de la même année, il invite Cavour à une série d'entretiens secrets près de Plombières, dans lesquels sont précisément stipulées les conditions de l'alliance franco-piémontaise qui rendra possible la seconde guerre d'indépendance.

La brusque interruption des opérations militaires, due à l'armistice de Villafranca (11 juillet 1859), suscite partout une profonde indignation : Cavour se sent trahi et démissionne. En Emilie et en Toscane, des assemblées constituantes votent l'annexion au Piémont. En janvier 1860, Cavour revient au pouvoir et se met d'accord avec Napoléon III : les 11 et 12 mars, sont plébiscitées les annexions à la monarchie savoyarde tandis qu'en compensation, la France obtient la Savoie et Nice dont la remise, prévue par les accords de Plombières, avait été suspendue en raison de l'armistice de Villanfranca.

### **10.4 L'unité**

Pour soutenir les révoltes des Deux-Siciles contre le nouveau roi, le jeune François II, la Société Nationale organise une expédition commandée par Garibaldi. Le roi et Cavour laissent faire. Pendant que les Garibaldiens avancent victorieusement, sous le prétexte de rétablir l'ordre en Italie et de faire respecter le "Siège de l'Eglise", deux corps d'armée occupent l'Ombrie et les Marches. Le 21 octobre, a lieu le plébiscite d'annexion à Naples et à Palerme ; le 26 octobre, à Teano, Garibaldi salue Victor-Emmanuel en tant que roi d'Italie.

Tandis que Cavour s'assure que la situation internationale ne soit pas source d'obstacles, le premier parlement italien se réunit le 18 février 1861 à Turin, dans la nouvelle salle construite en quelques mois par l'architecte Amédée Peyron entre la cour et le jardin du palais Carignan, celui dans lequel étaient nés Charles-Albert et Victor-Emmanuel, qui devient "Roi d'Italie par la grâce de Dieu et la volonté de la nation". L'histoire du Piémont devient l'histoire de l'Italie.

## 11. VERS L'AVENIR

### 11.1 Un rôle qui se poursuit

A partir de 1861, le Piémont ne cesse pas tout à fait d'assumer son rôle de guide de l'Italie. Les problèmes irrésolus sont encore nombreux. Avant tout, pour compléter l'unité, manquent encore la Vénétie (1866), Rome (1870), Trente et Trieste, pour lesquelles il faudra attendre la première guerre mondiale. Puis, après la disparition prématurée du grand esprit que fut Cavour (6 juin 1861), les hommes d'Etat piémontais se trouvent confrontés à des rapports difficiles avec la Papauté (qu'il suffise de citer le Syllabus de Pie IX en 1864), à des équilibres internationaux complexes et à un Etat rien moins qu'homogène aux points de vue humain, culturel et structurel.

Ce n'est pourtant pas ici le lieu de relater les événements qui appartiennent à l'histoire nationale. Voyons au contraire ce qui advient à Turin, devenue en peu d'années capitale d'un royaume décidément plus vaste que celui de Sardaigne. La ville abrite environ 200 000 habitants ; elle conserve encore une structure essentiellement bureaucratique et militaire, mais empreinte d'une grâce élégante qui en fait une ville très fascinante par ses voies rectilignes, ses amples avenues, ses palais à l'architecture harmonieuse illuminée par la lumière bleue du gaz, ses célèbres cafés sous les portiques qui ont pris une telle part au Risorgimento et ses théâtres où afflue une population qui change. En arrière-plan, la colline avec ses "vignes", qui sont les villas et résidences estivales des nobles et des bourgeois, et l'enceinte majestueuse des Alpes. La ville est bouleversée par les différents "plans d'agrandissement de la capitale" proposés par Carlo Promis et, en 1863, Alessandro Antonelli commence à construire à destination de synagogue cet édifice aux formes singulières qui sera dit *Mole Antonelliana* et deviendra l'un des symboles les plus populaires de la cité.

Turin se sent donc la vraie capitale morale du nouvel Etat ; de ce fait, quand, conformément aux accords entre Minghetti et Napoléon III consécutifs aux Conventions de Septembre (1864), se décide le transfert de la capitale à Florence, le ressentiment explose sur les places. Entre le 21 et le 22 septembre, la révolte s'allume : dans les affrontements entre la foule qui crie "O Turin, ô Rome" et les troupes appelées à calmer les tumultes, se comptent une cinquantaine de morts et cent trente blessés. L'événement est resté connu sous le nom de massacre de la place San Carlo.

Il se manifeste des regrets et des vellétés de demande de compensation : dans les salons de la noblesse, on commence à penser que l'unité n'a peut-être pas constitué une "bonne affaire" pour le Piémont. Le roi même, parti pour Florence le 4 février 1865, à destination du Palais Pitti, semble se sentir comme un employé muté contre sa volonté. Avec lui part également la "Bela Rosin", Rosa Vercellana, maîtresse de Victor Emmanuel II depuis ses 14 ans, en 1859, après la mort de l'épouse du roi, et titrée comtesse de Mirafiori et Fontanafredda, qu'il épousera morganaquement en 1869.

Le départ de la Cour et du Parlement ont des contrecoups subits à Turin : sont également transférés des services publics, la Monnaie, des organismes d'Etat et de nombreuses banques et sociétés d'affaires. En quelques années, la ville connaît une régression de sa population et de ses activités. A cela s'ajoutent dans les années 80 de graves faillites de banques turinoises, une crise agraire et une guerre douanière avec la France qui bloque les exportations.

Mais Turin et le Piémont ont la force de rebondir. Avec l'évolution libérale de la politique réformiste de Giolitti, il se forme dans la région, en sus des manufactures traditionnelles, un bon noyau d'entreprises privées, mécaniques et métallurgiques, souvent développées à partir

d'activités artisanales. Il naît une classe ouvrière qui s'enracine notablement dans les "barrières" de la périphérie et commence à s'organiser : en 1891, est créée la Chambre des Métiers de Turin, l'une des premières d'Italie. En 1904, le grand économiste Luigi Einaudi écrit : Sur notre cité, souffle un vent de modernité [...]. Il semble maintenant que Turin veuille se mettre à la tête de ses consœurs".

### **11.2 Une vocation industrielle**

Dans la région, commencent à s'accumuler des capitaux importants, en provenance de l'agriculture, d'entreprises cotonnières et d'autres manufactures (vins, produits alimentaires, tanneries). Les plus grandes communes piémontaises favorisent le processus d'industrialisation par la création de structures adéquates. Bien vite, à partir d'innombrables entreprises artisanales, apparaît l'industrie automobile qui prend de plus amples dimensions avec Giovanni Agnelli. En 1899, naît Fiat, qui adopte en 1913 la production en série sur le modèle américain. Le premier établissement de 12 000 mètres carrés est implanté au Corso Dante ; en 1916, Agnelli acquiert du terrain au Lingotto. Fiat prend le contrôle de Lancia, de l'Itala des frères Ceirano et de bien d'autres petites sociétés, en général liées à l'industrie automobile.

En 1908, Camillo Olivetti fonde à Ivree (*Ivrea*) la première entreprise italienne de fabrication de machines à écrire, tandis qu'à Turin se crée la Tedeschi (future Ceat) qui fabrique des pneumatiques et des câbles électriques. En 1885, arrive à Turin Luigi Lavazza, venu de Murisengo, qui lance un florissant commerce vite centré sur le café. Il acquiert en 1922 une machine à torrifier et met sur pied en 1926 la société Lavazza S.p.A., aujourd'hui entreprise internationale devenue célèbre dans les années 60 grâce à la publicité innovante du café Paulista menée par le Turinois Armando Testa.

En 1911, Turin voit s'élever une douzaine d'usines et dénombre 225 ouvriers pour 1 000 habitants ; la population s'élève maintenant à environ 400 000 personnes et il se construit de nouveaux quartiers qui font passer en peu d'années la longueur du mur d'enceinte de l'octroi de 13 à 34 kilomètres. Il faut signaler qu'en ces années où l'analphabétisme en Italie est d'environ 70 %, ce phénomène se limite à 20 % à Turin. Il y a 38 000 inscrits dans les écoles de différents niveaux, deux quotidiens d'importance nationale (*La Gazzetta del Popolo*, née comme périodique du Risorgimento, et *La Stampa*, issue en 1895 d'une transformation de la *Gazzetta Piemontese*), des laboratoires de recherche scientifique et un Institut Polytechnique moderne créé en 1906. Au Piémont œuvrent des scientifiques de renommée mondiale : Galileo Ferraris, Giuseppe Peano, Amedeo Avogadro, Corrado Segre, Raffaele Piria, Ascanio Sobrero. On voit circuler les principales œuvres techniques et philosophiques du moment et l'ex-capitale fascine des personnages tels que Nietzsche.

Le revers de la médaille est celui des conditions de vie de la classe ouvrière, qui habite dans les nouvelles périphéries noircies par les fumées des usines. Les cours des immeubles populaires, avec leurs appartements en enfilade d'escalier, prennent une grande importance. Dans les "barrières" des périphéries, naissent aussi des pôles de socialisation : les chorales, les cercles et les "*piole*" (auberges) avec les "*topie*" (treilles) sous lesquelles on joue aux cartes ou aux boules.

### **11.3 Le siècle nouveau**

Le XX<sup>ème</sup> siècle s'ouvre au Piémont sous la bannière de la modernité et de l'innovation. L'électricité et la publicité progressent (citons le Fernet Branca, la Ferro China Bisleri, le cheval rouge Cinzano, les deux petits vieillards de la Talmone, les femmes de Dudovitch qui

vantent le Martini né à Turin en 1863), et l'on voit circuler les premiers tramways électriques et les premières voitures, à gauche jusque dans les années 20.

Les Expositions Universelles triomphent et sont déjà une habitude à Turin. Celle de 1884 nous a laissé le Bourg Médiéval au Valentino, reconstruit par la passion de D'Andrade et la Laiterie Suisse. En 1898, nous avons, toujours au Valentino, la fontaine des douze mois, illuminée par une scénographie de lumières colorées, et en 1902 "l'Exposition de l'Art décoratif et industriel" présente les nouveaux styles internationaux sous le nom de *l'Art nouveau*.

Le nouvel art, dit encore "modernisme", "style fleuri" ou *Liberty*, est caractérisé par des lignes fluides et sinueuses, et exprime au mieux, d'une part l'idée de rupture avec le passé, et d'autre part la revalorisation de l'habileté des artisans. Non seulement l'Exposition de 1902, mais d'innombrables édifices, ou les décorations, témoignent de la forte présence du *Liberty* à Turin. Qu'il suffise de citer les zones de la Crocheta, ou, dans les pré collines, autour de la place de Crimée, la statue-phare de la Victoire au col de la Madeleine, le premier bâtiment Fiat du cours Dante et le Café "Baretti et Milan", pour percevoir la diffusion capillaire du nouveau style.

Même la culture au sens large ne s'est certes pas éloignée du Piémont après la fin des fastes du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le cadre de vie des deux premières décennies est plus que jamais vivant et varié. Autour de l'Athénée subalpin gravitent des personnalités comme Auro Graf, Enrico Thorez et Massimo Bontempelli ; Guido Gozzoli rayonne bien au-delà de son provincial Melon di Agnelli et son lien avec le passé exprime l'esprit et l'inquiétude du nouveau siècle ; la sculpture est celle de Bistorte et de Calandra ; c'est la naissance de la *Réforma sociale* de Luigi Einaudi et c'est toujours Giolitti qui guide le pays avec un réalisme tout subalpin.

Le 8 mars 1910, sur la scène du Théâtre Chialerie de Turin, est présenté le premier *Manifeste de la Peinture futuriste*, de Tomaison Marinetti. Durant ce temps, on s'achemine vers la Grande Guerre. Et tandis que Fiat construit des mitraillettes et des autocars, des milliers de jeunes Piémontais perdent la vie sous les barbelés et dans les tranchées pour compléter ce rêve unitaire né justement dans notre région.

#### **11.4 Le lien ne se rompt pas**

Le transfert de la Cour, d'abord à Florence, puis à Rome, ne provoquera pourtant pas de rupture entre la Maison de Savoie et le Piémont. Beaucoup de rejetons royaux continuent à naître en terre subalpine. Rappelons, parmi d'autres, l'héritier désiré de Victor Emmanuel III et d'Hélène de Monténégro, Humbert (*Umberto*), dernier Roi d'Italie, venu au monde le 15 septembre 1904 à Racconigi.

Et le Piémont continue à être le lieu préféré de vacances. Victor-Emmanuel II ne renonce certes pas aux parties de chasse dans "ses" montagnes, Humbert I<sup>er</sup> aime séjourner avec sa femme Marguerite à Sant'Anna di Valdieri, la localité même où sera envoyée en "vacances forcées" en 1940 la jeune Marie-José qui "s'intéressait trop à la politique". De la reine Marguerite, les chroniques du temps disent qu'elle passait ses vacances en 1900 à Ceresole, en arrivant à Settimo par train spécial, mais peu d'années après, elle se rendait à Courmayeur avec son automobile Itala. Au Piémont se déroulaient aussi les mariages, comme celui de l'infortunée princesse Mafalda avec Philippe d'Achaïe (Racconigi, 23 septembre 1925), vouée à une mort atroce entre les mains nazies.

Umberto, prince héritier qui ne sera roi que durant un mois, aime beaucoup le Piémont. De 1925 à 1930, recevant une éducation militaire rigide mais toujours tenu éloigné de la politique, il passe le temps à Turin, où il rouvre le Palais Royal et jouit de sa jeunesse insouciant. Les habitants de la colline turinoise se le rappellent encore aujourd'hui lorsqu'il se promenait seul à cheval. Beaucoup de jeunes femmes fascinantes, selon les chroniques de l'époque, exhibent une épingle d'or et des brillants frappés de "U", l'initiale du beau prince qui les a conquises. Parmi ses "favorites", on cite aussi Dolores del Rio et Jannette Mac Donald, étoiles hollywoodiennes, et la belle soubrette Milly, qu'Umberto va admirer au Théâtre Michelotti. Puis viennent les noces avec Marie-José de Belgique (Rome, 8 juillet 1930) et les plus habiles artisans piémontais sont appelés au Palais Royal de Turin pour préparer leurs chambres. La dernière reine d'Italie restera aussi très attachée au Piémont et à ses montagnes ; dans leurs interviews en exil, après 1946, les ex-souverains ont toujours professé une grande nostalgie pour l'Italie, certes, mais en particulier pour le Piémont.

### **11.5 Mode, cinéma et sport**

Turin n'a pas seulement été une capitale politique, mais aussi le point de départ, ou le lieu d'éclat maximum, d'activités et d'initiatives ensuite diffusées dans tout le pays.

Les petites couturières turinoises tant célébrées, les "catherinettes", ont su créer une fascination discrète, par la perfection et les petits détails de leur travail, qui a conduit la cité à soutenir la compétition avec Paris dans le domaine de la mode. D'un monde qui n'est pas seulement celui décrit sous la plume de Nino Oxilia, sont issues de grandes signatures et de prestigieuses revues qu'on a cherché, dans ces dernières années, à relancer à leur emplacement originel.

En 1904, Arturo Ambrosio, photographe et négociant d'appareils, reprend la course automobile Susa-Moncenisio, et découvre sa vocation. Il fonde l'Ambrosio Film, première maison italienne de production cinématographique, qui, en 1908, avec *Les derniers jours de Pompéi*, stupéfie critique et public par ce qu'on appelle aujourd'hui ses "effets spéciaux". En 1915, on comptait bien à Turin 15 maisons de production importantes et d'autres mineures. Pendant une dizaine d'années, le Piémont est parcouru par différentes équipes de cinéma. *Cabiria*, premier grand film (1913), avec des textes de D'Annunzio, est tourné dans les studios turinois d'Itala film, pendant que des éléphants et des centaines de figurants reconstituent l'expédition d'Hannibal dans le val de Susse. Même si, durant le premier après-guerre, Cinecittà tourne à Rome la majeure partie des productions, l'attraction de Turin, des Langhe et des vallées alpines s'exerce toujours à l'égard des régisseurs et des scénaristes, de Mario Soldati à Filippo d'Amico, d'Antonioni à Fruttero et Lucentini.

Une prépondérance qui demeure est celle du football. Comme déjà noté, le premier club italien de football a été le Genoa, mais le premier championnat a été disputé en une seule journée à Turin, entre l'équipe gênoise qui fut gagnante, et trois équipes de la ville. "Juventus" et "Turin", les deux âmes de la cité...

Naturellement, le Piémont sportif ne se résume pas au football, et les autres sports sont aussi très suivis, dans une région où l'on préfère "agir" plutôt que "parler". Parmi tant d'autres, nous voudrions signaler le jeu du ballon élastique, typique des zones rurales du Piémont, tradition bien enracinée qui a connu un nouvel élan ces dernières années.

## 12. ANNEES SOMBRES

### 12.1 Des grandes grèves au fascisme

Au Piémont, on vit indirectement la guerre, mais intensément. Tandis que *La Stampa* s'ouvre chaque jour avec le bulletin de guerre signé du général Cadorna (par le général Diaz après la défaite de Caporetto), des convois toujours plus nombreux partent pour le front. Rapidement, les femmes prennent les cités en mains et remplacent remarquablement les hommes partis au front, même dans les activités qui leur étaient auparavant fermées.

La fin victorieuse du conflit suscite luttes et agitations sociales. Une émeute populaire secoue Turin en août 1917 : l'état de siège est proclamé et l'on dénombre 60 morts et environ 250 blessés dans les affrontements entre la Garde royale et les manifestants. Avec l'hiver 1918-1919, survient une terrible épidémie, dite la "grippe espagnole", qui provoque plusieurs centaines de victimes dans la population épuisée par les privations de la guerre. La même année, naît la SIP (Société Hydro-électrique Piémontaise).

En 1920 commence la période des grandes grèves et de l'occupation des usines, très importantes dans un tissu urbain aussi prolétaire que celui de Turin. Comme l'on sait, les agitations, qui visaient à obtenir des hausses de salaires, aboutirent à de durs affrontements qui contribuèrent à l'affirmation du fascisme au niveau national dans la mesure où il se présentait comme un "désir d'ordre".

Les années 1922-1940 ne sont pourtant pas un frein à la croissance du Piémont, qui continue son processus de modernisation et constitue, malgré la censure et les restrictions fascistes toujours plus accentuées, un véritable creuset d'idées et de culture.

Le 22 mai 1923, le Roi inaugure officiellement le nouvel établissement de Fiat au Lingotto, avec sa stupéfiante piste parabolique sur le toit, qui compte 5 900 ouvriers, dont le nombre s'accroîtra jusqu'à 18 000 en 1925. En 1938, s'y ajoutera le grandiose établissement de Mirafiori, à la périphérie de la ville.

En 1925 naît le Théâtre de Turin, sous l'impulsion de Riccardo Guano, financier de Biella et prudent mécène, qui fondera aussi la Lux en 1934, laquelle deviendra l'une des plus grandes maisons de production et de distribution cinématographiques italiennes et sera transférée en 1940 à Rome. Son premier film produit est "Don Bosco", de Goffredo Alessandrini.

Le premier avril 1926 est inaugurée la première ligne aérienne italienne. Elle est assurée par un hydravion qui décolle près du pont Isabella et relie en cinq heures Turin à Pavie, Venise et Trieste ; il offre un service quotidien à 5 passagers pour 300 lire.

En 1929 a lieu la première exposition collective du groupe de peintres "Les six de Turin" : Jessi Boswell, Gigli Cessa, Nicola Galante, Carlo Lévi, Francesco Enzio, Enrico Paulin. C'est en même temps la grande époque de la mode turinoise. Sur la via Cavour se trouve l'atelier de la Merveilleuse, la première maison italienne de prêt-à-porter ; au milieu des années trente, les mots étrangers étant proscrits, elle est rebaptisée "Tortonese", du nom du propriétaire.

En 1931, sont entrepris le premier tronçon de l'autoroute Turin Milan, et la rénovation discutée de la via Roma, l'artère la plus centrale de Turin. De 1931 à 1933 sont démolies les maisons de l'espace situé entre la Piazza Castello (*Place du Château*) et la Piazza San Carlo, et, de 1935 à 1937, c'est le sort de celui qui s'étend entre la Piazza San Carlo et la Porta Nuova. Turin est un grand chantier, comme en témoignent les célèbres photographies de

Mario Gabin, qui nous rappellent les grands pavillons de verre et ciment destinés à l'hébergement provisoire des commerces.

En 1935 surgit sur la Piazza San Carlo la tour Littoria, gratte-ciel de 11 étages, véritable offense à l'harmonie architecturale du centre historique. A la même époque, les autres capitales provinciales piémontaises et beaucoup de villes de moindre importance connaissent aussi un grand élan urbanistique, consacré surtout aux édifices d'utilité publique.

En 1932, la visite du Duce à Turin est saluée par des drapeaux, des banderoles et des manifestations chorégraphiques. Beaucoup arborent l'emblème du fascisme : par conviction, ou par obligation afin de conserver leur emploi, ou par souci d'une vie tranquille. La radio, qui se répand dans les foyers grâce aux postes économiques de Radio Balilla, se fait l'instrument du régime. L'adresse la plus connue d'Italie est celle du 21 de la via Arsenal à Turin, siège de l'Eiar, société de radiodiffusion créée en 1929 dans la ville où avaient eu lieu, l'année précédente, les premières émissions radiophoniques expérimentales.

Le 14 mai 1933 est inauguré le stade Mussolini, l'actuel stade communal de Turin, aujourd'hui largement supplanté par le nouveau Stadio delle Alpi (*Stade des Alpes*) construit à l'occasion du Championnat mondial de football en 1990.

En 1934, tandis que de grandes et sincères manifestations saluent dans tout le Piémont l'élévation de saint Jean Bosco sur les autels, Fiat présente sa nouvelle voiture, baptisée Balilla. Elle coûte 11 250 liras en version à deux portes et 12 950 en version à quatre portes, mais ceux qui peuvent se l'offrir sont encore peu nombreux. Giovanni Agnelli affirme ne pas agréer le nom donné à sa Fiat 508, mais "le régime a toujours raison".

Le 8 février 1936, brûle le Théâtre Royal de Turin ; malgré "la ferme intention des autorités de reconstruire au plus vite un théâtre si cher aux traditions artistiques italiennes", l'inauguration du nouveau théâtre, complètement refait sauf la façade, n'aura lieu qu'en 1973. Toujours en 1936 naît la Fiat 500, qui sera pour tous la Topolino (*la souris*), véritable révolution qui augmente le nombre des automobilistes.

C'est le triomphe des *cafés chantants* et, sur les scènes turinoises, on entend les voix d'Ersilia Sampieri et de Gino Franzini, qui chantent *Come pioveva*, *Balocchi e profumi*, *Addio tabarin* au Romano, au Maffei et au Balbo. Durant tout l'entre-deux-guerres, les idoles que sont Albert Rabagliati et le Trio Lescano, lancent de nouvelles chansons et de nouveaux rythmes. En 1935, le célèbre Louis Armstrong se produit à Turin, au Théâtre Chiarella, où il passionne le public et un jeune critique musical, Massimo Mila. La forte passion pour les rythmes d'outre-Atlantique est contrecarrée par la censure, qui bannit tout ce qui n'est pas italien. L'orchestre Eiar de Turin est dirigé par le Maître Cinico Angelini dans la salle Gay de la via Pomba, associée à la Radio.

Même durant les vingt ans (*ventennio*) fascistes, la culture piémontaise s'affirme au niveau national. Quelques personnalités se détachent et laisseront vraiment une trace profonde de leurs idées. Quelques noms très connus suffiront à donner une idée de l'intensité de la vie culturelle de cette époque : Piero Gobetti, Antonio Gramsci, Lionello Venturi, Augusto Monti, Umberto Cosmo, Federico Chabod, Luigi Salvatorelli, Natalino Sapegno, Augusto Rostagni, Leone Ginzburg, Norberto Bobbio, Luigi Einaudi, Cesare Pavese (qui mettra tragiquement fin à sa vie en 1950, en se suicidant dans une chambre de l'hôtel Roma de Turin).

## 12.2 La guerre

Le jour même de la déclaration de guerre, les hostilités commencent au Piémont sur le front ouvert contre la France. Depuis l'extrémité de la plaine, on entend les grondements des canons et l'on voit les lueurs sur les Alpes. Dans les villes, on prépare les abris tandis que les monuments sont recouverts de sable et mis sous coffrages de protection. Les grandes usines et les centres urbains piémontais sont d'importants objectifs stratégiques : c'est le commencement de terribles bombardements aériens qui sèment la mort et la destruction.

A partir de 1942, les bombardements s'intensifient et les villes se dépeuplent : des colonnes d'automobiles bourgeoises et de pauvres charrettes délaissent les centres urbains et se répandent dans les campagnes et sur les collines ; Pavese nous en décrit l'atmosphère de précarité dans ses pages de *La casa in collina*. Les derniers mois de 1942 trouvent les villes, en particulier Turin, sous un bombardement continu.

En mars 1943, se développe dans les usines turinoises un courageux mouvement de grève, durement réprimé. Au lendemain de la chute du fascisme, on détruit aussi les symboles du régime tandis que l'on expose drapeaux tricolores et portraits du Roi. Pendant ce temps, à Turin, on compte les morts après la grave attaque aérienne nocturne du 13 juillet, menée par 250 avions jetant 802 tonnes de bombes. On dénombre 816 morts et 914 blessés graves dans les quelque 1 500 habitations touchées. En août 1943 se déclenche une autre grève générale pour pousser le gouvernement Badoglio à faire sortir l'Italie du conflit.

## 12.3 La guerre civile

La capitulation italienne survient le 8 septembre 1943. Aussitôt, les Allemands occupent Ovada, Bra, Acqui, Alessandria. Les armées de partisans s'organisent dans les montagnes et s'opposent à celles de la République de Salò et des Allemands.

En janvier 1944 ont lieu beaucoup de ratissages en Val de Lanzo, Val Grana et Val Sesia, des fusillades et des déportations dans les "lager" d'Allemagne, surtout de Mauthausen. Boves, Traves et Chiaves sont mises à feu et à sang par les Nazis. La République Sociale Italienne établit la peine de mort pour les déserteurs et les opposants à la conscription, et publie ses décrets sur tous les murs du Piémont. Une nouvelle grève générale est déclenchée par les Communistes avec l'appui du CLN (Comité de Libération Nationale) dans tout le nord de l'Italie, ce qui fait qu'en mars 1944, des centaines d'ouvriers finiront dans les lager nazis. Les ratissages et les meurtres se poursuivent. Sur la colline turinoise du Pian del Lot sont fusillés 27 partisans le 2 avril 1944.

Le 5 avril 1944, sont arrêtés, torturés et fusillés au Martinetto les huit membres du Comité militaire du CLN piémontais : Franco Balbin, Quinto Bevilacqua, Giulio Biglieri, Paolo Braccini, Erich Giachino, Eusebio Giambone, Massimo Montano, Giuseppe Perotti. Quelques jours après, un grand ratissage dans la province d'Alessandria mobilise 20 000 Allemands : 173 Partisans tombent et 147 mourront en prison. Brisé par les tortures, le Partisan juif Emanuele Artom meurt dans les Nouvelles Prisons (*Carceri Nuove*) de Turin. A Coazze et Giaveno sont fusillées 51 personnes tandis qu'à Saretto, en Val Maira, sont signés des accords entre les Partisans italiens et les Maquis français.

En juin 1944, se déclenche une grève chez Fiat Mirafiori afin d'empêcher le transfert des machines en Allemagne. De nouvelles fusillades ont lieu à Fondotoce, Sangano, Col de Lys, Settimo Torinese, Giaveno, Villafranca Piemonte et Carignano.

Le 10 septembre est libérée Domodossola et créée la République partisane de l'Ossola, qui durera 40 jours. Il s'y ajoutera les républiques analogues d'Alba, du Haut-Montferrat (*Alto Monferrato*), du val Maira, du val Sesia et du val Sessera, du val Po et du Haut-Tortonais (*Alto Tortonese*). Ces épisodes sont très significatifs dans la mesure où ils expérimentent la participation populaire à l'administration, avec tous les contrastes et contradictions entre les diverses idéologies qui caractériseront l'après-guerre.

Le souvenir des hommes, des événements et des souffrances des années tragiques de guerre civile, a inscrit dans l'histoire du Piémont des pages figurant désormais à plein titre dans l'histoire de la littérature. Parmi tant d'entre elles, rappelons celles de Primo Levi, Beppe Fenoglio, Cesare Pavese et Ada Gobetti Marchesini, sans oublier celles des nombreux carnets de guerre et de déportation, moins connus mais pas moins significatifs pour autant.

En novembre 1944 commence la vigoureuse contre-offensive des Nazis, qui réussissent à réoccuper beaucoup de zones libérées par les Partisans. Après le trouble causé par l'attentisme de la "Proclamation Alexander" du Commandement américain en Italie, les actions des Partisans se poursuivent, mais le 3 décembre, est fusillé à Cuneo Duccio Galimberti, commandant des formations piémontaises "Giustizia e Libertà".

L'assaut final est entrepris au printemps 1945 les Alliés avancent, mais la libération du Piémont est surtout l'œuvre des groupes de Partisans locaux, comme le montre le cas emblématique de Turin. Tandis que le Colonel anglais Stevens suggérait, dans la crainte de la réaction allemande, de suspendre toute action jusqu'à l'arrivée des forces alliées, l'insurrection avait déjà commencé dans les rues et les usines. Les 26 et 27 avril, les places fortes allemandes sont prises d'assaut tandis qu'arrivent les Partisans postés dans les environs. Quand les troupes alliées arrivent le 4 mai, la reconstruction a déjà commencé à Turin.

## **13. RENAISSANCE ET ESPERANCE**

### **13.1 La vie reprend**

Les mois qui suivent la libération voient le Piémont bouillonner d'idées et d'activités. Partout, l'on cherche fébrilement à reconstruire ce que la guerre a détruit. La seule ville de Turin compte plus de 40 % d'habitations endommagées. Même les idéologies fermentent énormément : on discute continuellement de politique et on peut finalement exposer ses idées sans crainte.

Le 6 juin 1946, tous se rendent aux urnes, y compris les femmes, pour le référendum. Le Piémont accorde 1 250 070 voix à la république et 938 845 à la monarchie. Beaucoup de Subalpins sont restés fidèles à la Maison de Savoie.

La même année, naît une entreprise aujourd'hui très appréciée, ainsi qu'à l'étranger, pour la qualité de ses produits. C'est l'entreprise de confiserie que fondent Pietro et Giovanni Ferrero à Alba et qui, avec des produits comme le Nutella, marquera l'enfance de générations d'Italiens.

Signe de la vie qui reprend, et de la vocation industrielle de la région, de grandes expositions à la technologie triomphante remplacent les grandes scénographies du début du siècle. En 1948 est inauguré au parc du Valentino le Palais des Expositions de Turin aux voûtes peines de hardiesse.

Les gens veulent se distraire. Dans les villes et les bourgades se multiplient les salles de bal et les écoles de danse, tandis que les rythmes américains entrent dans les maisons avec les électrophones. On voit triompher le groupe des Radio Boys et le Duo Fasano tandis que le chanteur turinois Fred Buscaglione exerce une véritable fascination : *Che bambola*, *Eri piccola*, *Che notte*, *Porfirio Villarosa* sont chantées dans toutes les classes sociales.

Toujours à Turin naît le nouveau mythe destiné à concurrencer le cinéma : la télévision. En 1949, la RAI lance les premières émissions via Montebello, et en quelques années "Quitte ou Double" ("*Lascia o Radoppia*") et le Festival de Sanremo s'installeront dans les foyers.

Une autre révolution qui part de Turin est celle de l'automobile. La Fiat 600, puis la populaire Fiat 500, sont à l'origine de la motorisation massive du pays.

### **13.2 Développement et immigration**

Avec la grande impulsion industrielle donnée par FIAT, et la création d'innombrables entreprises dans son orbite, s'ouvrent de nouvelles perspectives de travail qui, en peu d'années mais surtout durant la décennie 1955-1965, attirent au Piémont des milliers d'ouvriers venus du sud de l'Italie. Cet exode biblique bouleverse complètement le tissu social de la région, en particulier de Turin et des communes limitrophes. Rien qu'à Turin arrivent 600 000 immigrants et en février 1961 la cité atteint le million d'habitants.

Il y a du travail pour tous, mais il se pose rapidement d'énormes problèmes d'urbanisme. Les nouveaux arrivants s'entassent dans les vieilles maisons du centre historique, les quartiers périphériques croissent hâtivement sans infrastructures adaptées et les communes suburbaines doivent faire face à un afflux de population imprévu. Les problèmes sociaux induits ne tardent pas à apparaître : malaise social, délinquance, agitation des jeunes, drogue.

En 1961 est célébré le centenaire de l'unité italienne dans la ville qui fut le cœur du Risorgimento. Sur les rives du Pô, dans le quartier Millefonti, surgissent des édifices futuristes en ciment armé, acier et verre, comme le Palais du Travail de Pier Luigi Nervi, soutenu par 16 pilastres grandioses sous des voûtes en parapluie, et le Palais Vela. Un monorail traverse le parc et un funiculaire relie les rives du Pô à la colline de Cavoretto.

Les années soixante et soixante-dix sont une période de forte croissance, de bien-être toujours plus répandu, mais aussi de grèves et de révoltes étudiantes. Le mouvement de 68 trouve les universités piémontaises en première ligne, avec de durs affrontements entre les étudiants et les forces de l'ordre.

Au début des années 60 se déclare une grave crise énergétique et s'alourdit la situation chez FIAT, ce qui se répercute sur les autres industries piémontaises. Avec l'explosion simultanée des différentes sources de conflits accumulées les années précédentes, surgissent des problèmes économiques, sociaux, syndicaux, de chômage des jeunes et de manque de logements.

### **13.3 Le présent**

Les "années de plomb" du terrorisme frappent lourdement notre région. Dans une "ville de frontière" comme Turin, dans laquelle *"les deux grands blocs économiques et sociaux (le plus grand groupe industriel européen, FIAT, et la plus grande concentration ouvrière structurée) s'affrontent sans médiation"*, les noyaux terroristes des Brigades Rouges et de Prima Linea *"cherchèrent à s'encastrent comme un coin dans la société. Les responsables de la stratégie terroriste [...] étaient conscients que déclencher la crise à Turin revenait à lancer un signal perçu largement au-delà de la ville : c'était déclencher la crise dans le pays tout entier"*. Cette analyse lucide et synthétique de Diego Novelli, maire de Turin, dans les années difficiles du terrorisme, semble bien expliquer pourquoi la ville a été si longuement touchée.

En 1972 commence une campagne d'incendies de véhicules de chefs de service de chez FIAT. Puis sont enlevés, "pour être interrogés", le syndicaliste de la CISNAL (Confederazione Italiana Sindacati Nazionali dei Lavoratori) Bruno Labate, et le Directeur du personnel du Groupe automobile FIAT, Ettore Amerio. Simultanément se poursuit l'agitation ouvrière liée aux négociations sur la refonte des contrats de travail dans les industries mécaniques et métallurgiques.

C'est ensuite le début des assassinats commis par les Brigades Rouges, comme ceux du brigadier du Bureau politique de la Questure Giuseppe Ciotta, et du président de l'Ordre des Avocats de Turin Fulvio Croce, tandis que, au prix de grandes difficultés pour trouver des avocats et jurés, se déroulent, dans l'ex-caserne La Marmora, les premiers procès des "chefs historiques" du mouvement.

Pendant la séquestration d'Aldo Moro, le maréchal de Sécurité Publique Rosario Berardi est tué à Turin et l'étudiant Roberto Crescenzo trouve la mort dans l'incendie du bar Angelo Azzurro de la via Pô. Le 16 novembre 1977 est assassiné Carlo Casalegno, sous directeur de *La Stampa*. En 1979, année terrible, se succèdent attentats et assassinats. Rappelons entre autres les morts du gardien pénitentiaire Giuseppe Lorusso et de l'ingénieur de chez FIAT Carlo Ghiglieno. Beaucoup, dans les années 80 encore, sont blessés dans des attentats (citons l'assaut de l'Ecole d'Administration des Entreprises de la via Ventimiglia) et dans les journaux apparaît souvent le néologisme macabre de "gambizzato" (mitraillé aux jambes).

D'une certaine manière, le Piémont et le pays réussissent à sortir de la crise du terrorisme, mais les années 80 sont marquées par de graves problèmes d'emploi et un ralentissement général de l'économie. Le spectre de la CIG (Caisse de compensation des salaires suspendus pour raison économique), de la retraite anticipée ou du licenciement plane sur beaucoup de familles de la région. Il s'y ajoute de nouveaux problèmes, comme l'immigration extra-communautaire toujours plus massive et l'expansion du SIDA.

Mais la capacité de reprise, la motivation marquée d'entreprendre et la notable "volonté de travailler" des Piémontais ne se démentent pas. Ces dernières années, le Piémont progresse nettement, en dépit de la crise politique et des affaires de corruption (*Tangentopoli*) : n'oublions pas, à cet égard, que si les scandales les plus connus sont milanais, c'est à Turin qu'ont été révélés les premiers cas de corruption.

Le Piémont progresse aussi malgré la terrible inondation de l'automne 1994 qui a frappé une bonne partie de la région. Mais les Piémontais n'attendent pas une aide venant d'en haut, tardant à venir et se perdant dans les méandres de la bureaucratie. Chacun garde en mémoire les images emblématiques de milliers d'ouvriers, employés et dirigeants qui se présentés spontanément le lundi 7 novembre pour nettoyer l'entreprise Ferrero d'Alba maculée de tonnes de fange, si bien qu'elle put reprendre son activité au bout d'à peine deux semaines.

Les données relatives au PIB pour 1994 nous disent que le Piémont, en tête des régions, a enregistré une croissance de 3,5 % par rapport à l'année précédente (source : Institut Tagliacarne et Union des Chambres de Commerce). Encore une fois, le Piémont guide l'Italie...

## ANNEXE 1

### Bibliographie essentielle

Les auteurs et les œuvres qui ont traité les divers aspects de l'histoire du Piémont sont innombrables. Compte tenu de l'objectif de ce livre, nous nous sommes limités à une liste d'œuvres à caractère général. Dans les bibliographies qui y sont adjointes, le lecteur pourra trouver des indications d'études monographiques.

#### **XVI<sup>e</sup> siècle**

L. DELLA CHIESA, *Dell'istoria di Piemonte ne'quali con breuità si vedono tutte le cose più degne di memoria*, Torino 1585.

#### **XVII<sup>e</sup> siècle**

E. TESAURO, *Origine delle guerre civili del Piemonte*, Colonia 1673.

#### **XVIII<sup>e</sup> siècle**

G.C.ANDRÀ, *Storia del Piemonte*, Torino 1791.

#### **XIX<sup>e</sup> siècle**

C. AVALLE, *Storia del Piemonte raccontata al popolo*, Alessandria 1856.

P.C. BOGGIO, *La Chiesa e lo Stato in Piemonte*, Torino 1854.

A. BROFFERIO, *Storia del Piemonte*, Torino 1850.

D. CARUTTI, *Storia della diplomazia della corte di Savoia*, Torino 1875.

G. CASALIS, *Storia del Piemonte* (ristampa anastica), Bologna 1972.

A. CHAMBOLLE, *Résumé de l'histoire de Gens du Piémont et de Sardaigne*, Paris 1825.

F. GABOTTO, *Documenti inediti sulla storia del Piemonte*, Torino 1896.

A. GALLENGA, *History of Piedmont*, London 1855.

A. MANNO, *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, Torino 1884.

F. PINELLI, *Storia militare del Piemonte*, Torino 1854.

A. SALUZZO, *Histoire militaire du Piémont*, Torino 1859.

#### **XX<sup>e</sup> siècle**

AA.VV., *Il Piemonte e la sua storia*, Torino 1991.

AA.VV., *Piemonte*, Novara 1990.

AA.VV., *Piemonte risorgimentale*, Torino 1988.

AA.VV., *Storia del Piemonte*, Torino 1960.

AA.VV., *Studi sul Piemonte*, Torino 1933.

G. BELTRUTI, *Storia del Piemonte*, Cuneo 1976.

M. BERNARDI, *Il Piemonte. Monumenti, storia, memorie*, Torino, senza data.

A. BERTELLI, *Vecchio Piemonte. Storia. Leggenda. Folclore*, Piacenza 1971.

F. BURZIO, *Piemonte*, Torino 1965.

F. BURZIO, *Piemonte : tempi, luoghi, figure*, Torino 1979.

V. CASTRONOVO, *Il Piemonte*, Torino 1977.

V. CASTRONOVO, a cura di, *Storia illustrata di Torino*, Milano 1992.

G.P. CLIVIO, R. MASSANO, a cura di, *Civiltà del Piemonte*, Torino 1975.

F. COGNASSO, *I Savoia*, Milano 1971.

F. COGNASSO, *Vita e cultura in Piemonte dal medioevo ai giorni nostri*, Torino 1983.

COLLINO, *Il Piemonte*, Torino 1900.

G. DE LUNA, *Piemonte : dalla liberazione alla repubblica*, Milano 1987.

- C. DENINA, *Istoria della Italia occidentale*, Torino 1909.  
 A. FENOGLIO, *Piemonte eroico*, Torino 1972.  
 S. GRANDE, *Piemonte. La patria. Geografia d'Italia*, Torino 1925.  
 D. GRIBAUDI, *Il Piemonte nell'antichità*, Torino 1928.  
 D. GRIBAUDI, *Storia del Piemonte*, Torino 1960.  
 F. HAYWARD, *Storia della casa Savoia*, Bologna 1958.  
 E. RIDONI, *Vecchio Piemonte*, Torino 1929.  
 R. ROMEO, *Dal Piemonte sabauda all'Italia liberale*, Torino 1963.  
 A.M. NADA PATRONE, *Il medioevo in Piemonte*, Torino 1986.  
 M. RUGGIERO, *Storia del Piemonte*, Torino 1983.  
 M. RUGGIERO, *Piemonte nel tempo. Dai Celti ai Saraceni, dai briganti a Paolina Borghese*, Torino 1992.  
 M.E. VIORA, *Le costituzioni piemontesi*, Torino 1986.

## ANNEXE 2

### Livres sur le Piémont publiés par la maison d'édition Newton Compton

- M. BOGGIO, *Storie e luoghi segreti del Piemonte*, 1988.  
 A. LOSTIA, *Storia di Torino*, 1988.  
 M. CENTINI, *Il Piemonte delle origini*, 1992.  
 R. ROSSOTTI, *Curiosità e misteri di Torino*, 1992.  
 L. ZEPPEGNO, *Piemonte sconosciuto*, 1993.  
 T. GATTO CHANU, *Leggende e racconti popolari del Piemonte*, 1994.  
 F. OSSOLA, R. TAVELLA, *Il romanzo del grande Torino*, 1994.  
 R. ROSSOTTI, *Piemonte magico e misterioso*, 1994.  
 R. ROSSOTTI, *Le strade di Torino*, 1995.